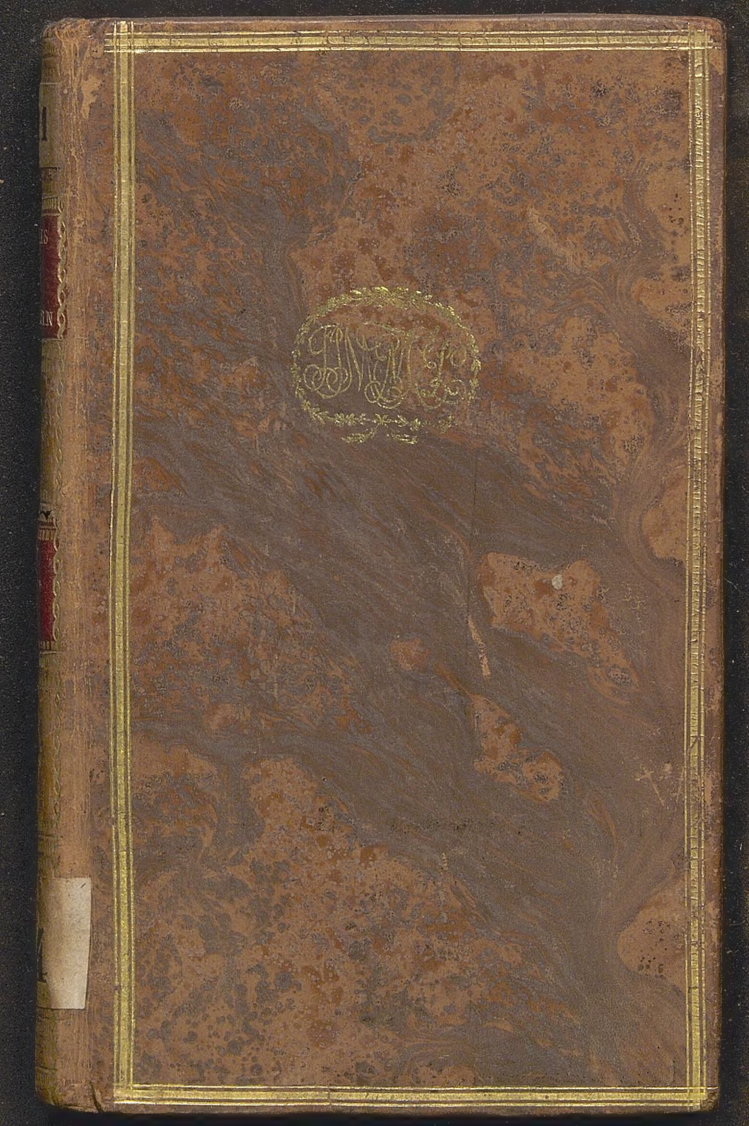
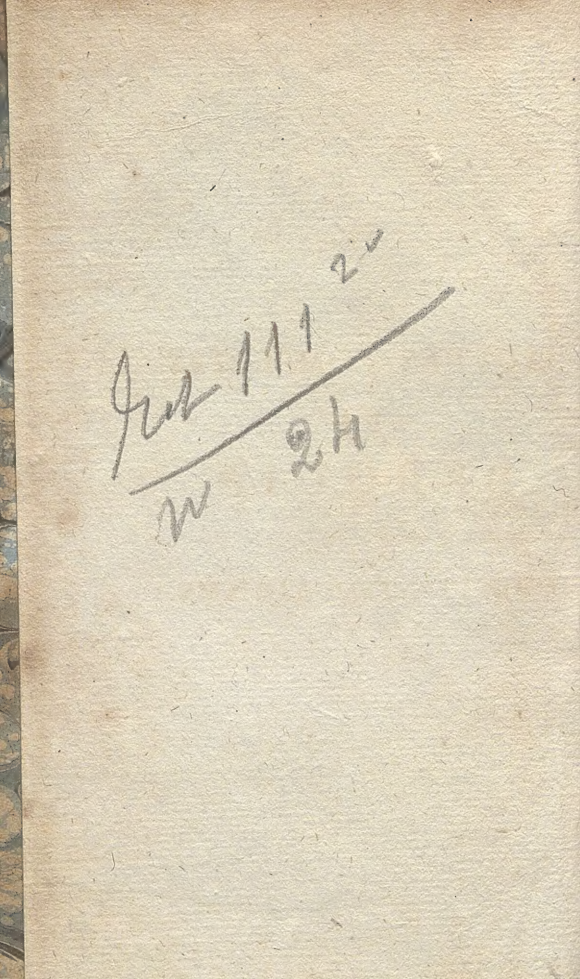






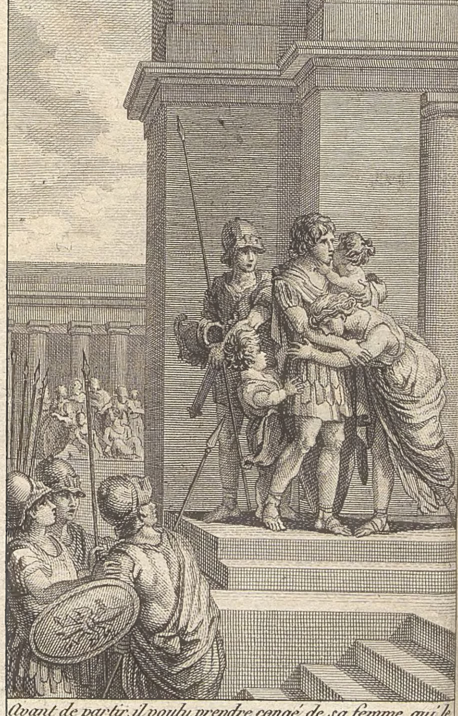

111 2
24
W

ŒUVRES COMPLETES

DE

BERQUIN.

TOME VINGT-QUATRIÈME.



Avant de partir, il voulu prendre congé de sa femme, qui le tint longtems serré dans ses bras en l'arrosant de ses lar[mes]

Marillier del. Armand. Sc.

SANDFORD
ET MERTON,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

SANDFORD ET MERTON.

LÉONIDAS, ROI DE SPARTE.

XERXÈS régnoit sur la Perse. Cet empire, d'une vaste étendue, nourrissoit plusieurs millions d'hommes. La terre féconde y produisoit toutes les choses nécessaires à la vie, et renfermoit encore dans son sein les mines des plus précieux métaux; mais toutes ces richesses étoient loin de satisfaire l'ame orgueilleuse de Xerxès. Persuadé que l'univers entier devoit fléchir sous ses caprices, et voyant que les Grecs, fiers de leur liberté, re-

fusoient d'obéir aux ordres insolens qu'il leur envoya, il résolut de faire une expédition contre eux, et de réduire leur pays sous sa domination. Il assembla aussitôt une armée si puissante, qu'il seroit impossible de vous en faire le dénombrement. Ces forces redoutables sembloient suffisantes pour faire la conquête de la terre; et toutes les troupes que les Grecs pouvoient leur opposer, montoient à peine à la centième partie de celles de leur ennemi. Une si prodigieuse inégalité n'abattit point cependant le courage de ces peuples magnanimes. Ils tinrent des assemblées générales pour délibérer sur leur sûreté commune; et leur noble résolution fut qu'ayant vécu libres jusqu'à ce moment, ils maintiendroient leur liberté, ou mourroient glorieusement pour sa défense. Dans cet intervalle, Xerxès poussoit toujours sa marche, et bientôt il entra sur le territoire de la Grèce. Les Grecs n'avoient pu encore assembler entièrement toutes leurs troupes; c'est pourquoi ils furent frappés de cons-

ternation, à l'approche d'une armée aussi formidable. Léonidas étoit alors roi de Sparte. En considérant la situation dangereuse où se trouvoit la Grèce, il ne vit qu'un seul moyen de prévenir sa ruine. Pour pénétrer dans son sein, il falloit que l'armée des Perses défilât par un passage rude et montueux, appelé les Thermopyles. Léonidas conçut que si un petit nombre de braves soldats entreprenoit de défendre ce passage étroit, ils retarderoient la marche de leurs ennemis, et donneroient le temps aux Grecs de rassembler toutes leurs forces: mais qui voudroit exécuter une résolution si hardie, et se livrer à un péril dont il y avoit si peu d'espoir d'échapper? Il résolut de l'entreprendre lui-même, avec ceux de ses Spartiates qui s'engageroient volontairement à le suivre, et de sacrifier ainsi sa vie pour le salut de sa patrie.

Dans ce dessein, il assembla les principaux citoyens de Sparte, et leur exposa la nécessité de défendre le passage des Thermopyles. Tous les Spartiates fu-

rent également frappés de l'importance de cette idée; mais personne ne s'offroit pour l'exécuter. Eh bien! s'écria Léonidas, puisque vous approuvez mon dessein, je me charge moi-même de tous ces dangers, avec ceux qui voudront me suivre. Cette proposition généreuse fut reçue avec des transports d'admiration; mais on crut devoir lui représenter la mort certaine, qui devoit être le prix de son courage. Qu'importe? répondit-il, nous perdrons la vie; mais la Grèce conservera sa liberté. En disant ces mots, il sortit de l'assemblée, et alla se préparer pour l'expédition, avec trois cents Spartiates, qui s'offrirent à partager son noble dévouement. Avant de partir, il voulut prendre congé de sa femme, qui le tint long-temps serré dans ses bras, en l'arrosant de ses larmes. Il tâcha de la consoler par ses caresses, et lui dit que la vie d'un citoyen étoit peu de chose en comparaison de l'intérêt de la patrie, et que les femmes spartiates devoient être plus occupées de la gloire que de

la sûreté de leurs maris. Il embrassa ses enfans; et, recommandant à sa femme de les élever dans les principes où il avoit vécu lui-même, il sortit de sa maison, et se mit à la tête de ces braves guerriers qui devoient le suivre. A mesure qu'ils traversoient la ville, tous les habitans accouroient autour d'eux, en les comblant de louanges et de bénédictions. Les jeunes femmes entonnoient des chants de guerre, et semoient des fleurs sur leurs pas. Les jeunes gens étoient jaloux de leur gloire, et se plaignoient de ce qu'un choix si honorable n'étoit pas tombé sur eux-mêmes; tandis que leurs parens et leurs amis, oubliant le danger de les perdre, ne paroissoient sensibles qu'à l'honneur immortel qu'ils alloient acquérir. A leur passage dans la Grèce, ils furent joints par différens corps de leurs alliés, en sorte que leur troupe montoit à environ six mille hommes, lorsqu'ils prirent possession du passage des Thermopyles.

Bientôt après, Xerxès arriva, suivi de

son innombrable armée, composée de toutes les nations soumises à son empire. En apprenant quel étoit le petit nombre des Grecs, il ne put se persuader qu'ils eussent le projet de s'opposer à son passage. Mais, lorsqu'on lui eut rapporté que c'étoit en effet leur dessein, il envoya un détachement de ses troupes, avec ordre de prendre les Grecs vivans, et de les amener chargés de chaînes à ses pieds. Ses soldats partirent, pleins de confiance, et attaquèrent les Spartiates avec une grande furie; mais dans un instant ils se virent repoussés, après avoir essuyé une perte considérable, et ils furent obligés de se retirer en désordre. Furieux de cette disgrace, Xerxès ordonna de renouveler le combat avec des forces plus nombreuses; mais, quoiqu'il y eût employé les meilleures troupes de son armée, il n'en eut pas moins le chagrin de voir encore son orgueil humilié. Ainsi toute cette troupe innombrable fut arrêtée dans sa marche par une poignée de soldats si méprisables à ses yeux, qu'elle

ne les avoit pas d'abord jugés dignes d'une attaque sérieuse ; et le monarque orgueilleux auroit été réduit à retourner honteusement sur ses pas, sans la trahison de quelques habitans du pays. Séduits par l'attrait d'une grande récompense, ils s'engagèrent à conduire un corps choisi de Perses sur le sommet des montagnes, par des chemins détournés, dont eux seuls étoient instruits. Ils prirent le temps de la nuit, et allèrent s'établir sur une hauteur qui dominoit le camp des Grecs. Aux premiers feux du jour, Léonidas les apperçut, et il sentit dès ce moment qu'il n'étoit plus en état de se maintenir dans son poste. Sa fermeté n'en fut point abattue, et il se disposa à soutenir généreusement le sort qui l'attendoit. Après avoir comblé de louanges ses alliés, et les avoir remerciés de la bravoure avec laquelle ils l'avoient soutenu dans son entreprise, il les renvoya tous chacun dans leur pays. Il auroit aussi renvoyé, sous divers prétextes, une partie de ses Spartiates ; mais ceux-ci, résolus

de mourir avec leur roi plutôt que de retourner sans lui dans leur patrie, refusèrent de lui obéir. Lorsqu'il vit leur résolution, il consentit à les garder, et à les associer à sa destinée. Il resta tout le jour tranquille dans son camp, exhortant ses soldats à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils iroient souper tous ensemble chez Pluton. Le soir, ils prirent leurs armes, et attendirent en silence le milieu de la nuit, temps que Léonidas jugeoit le plus propre au dessein qu'il méditoit. Lorsque le moment fut venu, le roi se mit à leur tête, et les conduisit vers le camp des Perses. Ils s'en ouvrirent bientôt l'entrée, et mirent en fuite les gardes avancées qui voulurent leur résister. Il seroit difficile de vous peindre la confusion et la terreur qui se répandirent en un moment parmi tant de milliers d'hommes, réveillés au milieu de leur sommeil, et frappés de tous côtés par des cris d'épouvante et d'horreur. Les Grecs marchoient serrés les uns contre les autres, renversant tout

à leur passage, et poussant devant eux cette vaste et puissante armée comme un troupeau effrayé. Ils étoient déjà parvenus à la tente de Xerxès; et, s'il ne l'eût abandonnée précipitamment à la première alarme, ils auroient mis fin d'un seul coup à sa vie et à son expédition. Ils arrachèrent le pavillon royal, le déchirèrent avec indignation, et foulèrent sous leurs pieds les ornemens précieux et les vases d'or qui servoient au luxe des rois de Perse. Mais, lorsque le jour commença à paroître, les Perses, revenus de leur première terreur, en considérant le petit nombre de leurs ennemis, les environnèrent de toutes parts; et, sans oser encore les attaquer de près, ils firent pleuvoir sur eux une grêle de flèches et de javelots. Les Grecs étoient épuisés de fatigue, et avoient déjà perdu une grande partie de leurs compagnons; cependant Léonidas, incapable de céder, s'élançoit avec eux contre les Perses, et faisoit encore plier leurs bataillons. Enfin, accablés sous le nombre, ils furent

tous massacrés, à l'exception d'un seul, qui trouva le moyen d'échapper au carnage, et de retourner dans sa patrie; mais il y fut reçu comme un traître, et personne ne voulut avoir commerce avec lui, jusqu'à ce qu'il eût effacé sa honte, en faisant des prodiges de valeur dans un autre combat.

L'histoire étoit à peine achevée, que Tommy s'écria avec enthousiasme : Oh! monsieur, quel brave homme c'étoit que ce Léonidas! Dites-moi, je vous prie, que firent les Perses après la mort de ces vaillans Spartiates? Xerxès vint-il à bout de soumettre les Grecs, ou en fut-il repoussé? Tenez, lui répondit M. Barlow, vous savez lire à présent, voici le livre qui contient la suite de cette histoire. Vous pourrez vous en instruire vous-même, lorsque vous le desirerez. Tommy prit le livre avec joie, et passa fort agréablement une partie de la journée à suivre le récit de tous les événemens de cette expédition mémorable.

L'hiver duroit encore. Le vent du nord,

balayant tous les nuages du ciel, y entretenoit la plus pure sérénité. Tommy attendoit chaque jour avec impatience le retour de la nuit pour étendre ses connoissances dans les cieux. Il avoit déjà orné son globe des constellations les plus remarquables, telles que Persée, Andromède, Céphée, Cassiopée, les Pléiades, et Sirius, la plus brillante étoile de tout le ciel. Il avoit observé que tous les astres s'avançoient chaque nuit de l'orient à l'occident, et que, le lendemain au soir, à la même heure, ils paroissoient à la même place que la veille. Il est bien singulier, dit-il à M. Barlow, que les étoiles tournent ainsi continuellement autour de la terre.

M. BARLOW.

Et comment savez-vous qu'elles tournent?

TOMMY.

Comment, monsieur? C'est que je les vois changer de place tous les soirs.

M. BARLOW.

Mais comment vous êtes-vous assuré

que ce soient les étoiles qui changent de place, et que ce ne soit pas la terre elle-même ?

Tommy réfléchit un moment, et répondit : Mais, monsieur, je verrois alors la terre se mouvoir, tandis que les étoiles resteroient toujours au même endroit.

M. BARLOW.

Vous souvenez-vous de vous être jamais promené en carrosse ?

TOMMY.

Oh ! sûrement, monsieur. Maman m'y a mené fort souvent avec elle.

M. BARLOW.

Et vous apperceviez-vous que le carrosse marchât, lorsque vous étiez assis tranquillement, et que le chemin étoit bien uni ?

TOMMY.

Non, monsieur. Je vous avoue qu'il me sembloit alors que c'étoient les maisons, les arbres et toute la campagne, qui glissoient légèrement le long des portières de la voiture.

M. BARLOW.

Avez-vous aussi fait des promenades en bateau?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Et que vous sembloit-il des objets qui vous environnoient?

TOMMY.

La même chose que lorsque j'étois en voiture. Au lieu de penser que le bateau s'éloignât du rivage, j'aurois parié, la première fois, que c'étoit le rivage qui s'éloignoit du bateau.

M. BARLOW.

Puisque cela est ainsi, il seroit donc possible que, quoique ce fût la terre qui marche et non les étoiles, il parût à vos yeux que ce sont les étoiles qui marchent, et non la terre.

TOMMY.

Mais n'eût-il pas été plus raisonnable de faire marcher le soleil et les étoiles, qui sont si petits, que de faire marcher

un corps aussi grand que la terre doit l'être ?

M. BARLOW.

Et d'où savez-vous que le soleil et les étoiles sont aussi petits que vous le dites ?

TOMMY.

C'est que je vois bien comme ils sont. Il y a de si petites étoiles, qu'il faut regarder long-temps pour les trouver. Et le soleil lui-même, qui est beaucoup plus grand, il ne l'est guère plus que ce guéridon.

Ici finit l'entretien de la soirée.

La journée étant fort belle le lendemain, M. Barlow se hâta de proposer à ses deux jeunes amis une partie de promenade. Comme Tommy s'étoit alors endurci à la fatigue, et qu'il étoit en état de soutenir la marche de plusieurs milles, ils continuèrent leur route jusque sur une montagne, d'où ils découvroient en pleine perspective une grande étendue de mer. Tandis qu'ils laissoient égarer leurs regards sur ce vaste horizon,

M. Barlow découvrit dans le lointain un corps flottant, qui paroissoit si petit, que l'œil pouvoit à peine le distinguer sur les flots. Il s'empressa de le faire voir à Tommy, qui ſut long-temps à le trouver, et il lui demanda s'il savoit ce que c'étoit.

Tommy répondit que c'étoit sans doute quelque chaloupe de pêcheur; mais qu'il n'osoit cependant en répondre, à cause de la distance qui l'empêchoit de la reconnoître.

M. BARLOW.

Comment cet objet paroît-il donc à vos yeux?

TOMMY.

Comme un petit point obscur, qui semble s'agrandir.

M. BARLOW.

Et pourquoi semble-t-il ainsi s'agrandir?

TOMMY.

C'est qu'il s'avance de plus en plus vers nous.

M. BARLOW.

Quoi donc! est-ce que le même objet peut nous paroître tantôt grand et tantôt petit?

TOMMY.

Oui, monsieur. Il paroît petit, lorsqu'il est à une grande distance. Tenez, voyez là-bas ce grand arbre sous lequel nous venons de passer, il ne paroît pas plus haut que mon pommier nain.

M. BARLOW.

Il est vrai.

TOMMY, *en se retournant vers la mer.*

Oh! monsieur, regardez donc, je vous prie; voici le bâtiment qui a fait bien du chemin. Je me rétracte, s'il vous plaît: ce n'est pas, comme je l'imaginois, une chaloupe de pêcheur. C'est un vaisseau avec un mât. Je commence à distinguer les voiles.

M. Barlow s'étoit éloigné un moment pour chercher quelques plantes dans le voisinage. Tommy courut bientôt le rappeler, et lui dit: Oh! monsieur, moi qui vous disois tout-à-l'heure que

c'étoit un vaisseau à un seul mât! Je m'étois encore trompé. C'est bien un beau vaisseau à trois mâts, avec toutes ses voiles au vent. Je ne serois pas même surpris quand ce seroit une grosse frégate. Et que dis-je encore? Je le vois maintenant, c'est un vaisseau de guerre.

M. BARLOW.

Voulez-vous bien vous rappeler tout ce que vous m'avez dit depuis un quart-d'heure. Ce qui n'étoit d'abord qu'un petit point obscur est devenu une barque de pêcheur, puis un vaisseau à un mât, puis une frégate, puis enfin un vaisseau du premier rang, avec tous ses mâts et toutes ses voiles appareillées. Cependant toutes ces diverses apparences ne sont que le même objet à des distances inégales de votre œil.

TOMMY.

Oui, monsieur; tout cela est vrai en effet.

M. BARLOW.

Mais si ce vaisseau, qui est venu se mettre tout entier à notre vue, alloit s'en

retourner, et faisoit voile loin de nous avec autant de vîtesse qu'il vient de s'en approcher, qu'en arriveroit-il alors?

TOMMY.

Nous le verrions diminuer de plus en plus à chaque minute, jusqu'à ce qu'il fût encore redevenu un petit point obscur.

M. BARLOW.

Vous disiez, je crois, hier au soir, que le soleil étoit un corps très-petit, et qu'il n'étoit même guère plus grand que votre guéridon?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Supposons qu'il s'éloignât encore de nous à une plus grande distance, paroîtroit-il toujours le même à vos yeux?

Tommy réfléchit un moment, et dit: Si le vaisseau, en s'éloignant, paroissoit diminuer par degrés, jusqu'à ce qu'enfin il ne fût plus qu'un petit point obscur, je

pense que le soleil devroit faire la même chose s'il s'éloignoit de nous.

M. BARLOW.

Vous avez parfaitement raison. Ainsi le soleil, en s'éloignant de plus en plus, ne paroîtroit pas enfin plus grand que l'une de ces étoiles étincelantes que vous voyez à une si grande distance au-dessus de votre tête ?

TOMMY.

Oui, monsieur, je le sens à merveille.

M. BARLOW.

Mais si au contraire une de ces étoiles étincelantes s'approchoit de plus en plus de vous, que pensez-vous qu'il en arrivât? Vous paroîtroit-elle toujours aussi petite ?

TOMMY.

Non, sans doute, monsieur, le vaisseau nous a paru s'agrandir de plus en plus, à mesure qu'il s'est approché de nous. Ainsi je pense que l'étoile n'auroit pas de raison pour se dispenser de paroître plus grande.

M. BARLOW.

Ne pourroit-elle pas alors vous sembler aussi grande que le soleil ?

TOMMY.

Oui vraiment, monsieur, puisque le soleil nous paroîtroit aussi petit qu'une étoile, s'il étoit aussi reculé de nos yeux.

M. BARLOW.

Mais si le soleil, au lieu de s'éloigner de nous, s'en approchoit au contraire beaucoup plus près qu'il ne l'est maintenant, vous paroîtroit-il toujours de la même grandeur ?

TOMMY.

Non, monsieur ; je vois clairement qu'il devroit nous paroître plus grand à mesure qu'il approcheroit.

M. BARLOW.

Puisque cela est ainsi, il n'est donc peut-être pas si certain que la terre que nous habitons soit plus grande que le soleil et les étoiles. Le soleil et les étoiles sont à une grande distance ; et la terre, elle touche à nos yeux. Voyons : suppo-

sons, pour nous éclaircir, qu'un homme s'élève de la terre vers le soleil, comment pensez-vous que la terre doive lui paroître pendant son trajet?

TOMMY.

Vraiment, monsieur, jusqu'à l'expérience, j'aurai de la peine à vous le dire.

M. BARLOW.

Pourquoi seriez-vous embarrassé? Qu'un objet s'éloigne de vous, ou que vous vous éloigniez de l'objet, n'est-ce pas la même chose? N'est-il pas égal, par exenple, que ce soit le vaisseau qui fasse voie loin de nous, ou que ce soit nous quimarchions loin du vaisseau?

TOMMY.

Oui, monsieur, je le conçois à présent. Cela revient au même.

M. BARLOW.

Bon. Revenons au soleil. Vous conveniez tout-à-l'heure que s'il pouvoit être encore plus reculé de nos yeux, il nous paroîtroit plus petit.

TOMMY.

Je ne m'en dédis pas.

M. BARLOW.

Eh bien donc! si la terre s'abaissoit rapidement sous vos pieds, vous paroîtroit-elle toujours aussi grande?

TOMMY.

Non, monsieur; elle devroit me paroître plus petite à chaque minute, comme le vaisseau diminueroit sensiblement à mes yeux, s'il faisoit voile du rivage.

M. BARLOW.

C'est fort bien raisonner. Rappelez-vous maintenant la supposition que je vous faisois tout-à-l'heure. Si un homme pouvoit s'élever de la terre, et monter toujours vers le soleil, qu'arriveroit-il?

TOMMY.

La même chose que si la terre s'abaissoit sous ses pieds; elle lui sembleroit devenir à chaque instant plus petite.

M. BARLOW.

N'y auroit-il pas un point dans son

vol, où la terre ne lui paroîtroit pas plus grande que le soleil.

TOMMY.

J'ai peine à le concevoir. Cependant je sens bien que plus il s'élève, et plus la terre doit se rapetisser pour lui.

M. BARLOW.

Vous rappelez-vous ce qui vous arriva en quittant l'île de la Jamaïque?

TOMMY.

Oui, monsieur, je m'en souviens, comme si cela ne faisoit que de m'arriver. Un nègre me tenoit dans ses bras sur le tillac du vaisseau, le visage tourné vers le port. Le vent nous étoit favorable, et nous allions très-vîte. Je commençai bientôt à ne plus distinguer les arbres et les maisons qui bordent le rivage. Je ne voyois plus que les hautes montagnes qui s'élèvent dans l'île. Ces montagnes se confondirent bientôt à mes yeux, l'île entière ne paroissoit que sous la forme d'un brouillard épais; enfin ce brouillard lui-même disparut. Je ne vis alors autour

de moi qu'une vaste plaine d'eau, et le ciel sur ma tête.

M. BARLOW.

Et ne concevez-vous pas qu'il en devroit être exactement de même, si vous vous éleviez de plus haut en plus haut dans les airs, et que vos yeux fussent tournés en bas vers la terre ?

TOMMY.

Oui, monsieur. Tout devroit se passer pour moi de la même façon.

M. BARLOW.

Vous voilà donc maintenant en état de répondre à la question que je vous faisois il n'y a qu'un moment. Si un homme pouvoit aller tout droit de la terre vers le soleil, comment lui paroitroient-ils l'un et l'autre à mesure qu'il s'éleveroit dans son vol ?

TOMMY.

La terre lui paroîtroit plus petite à mesure qu'il s'en éloigneroit, et le soleil plus grand à mesure qu'il s'en approcheroit.

M. BARLOW.

Il arriveroit donc à la fin que le soleil lui paroîtroit plus grand que la terre ?

TOMMY.

Je ne vois pas que cela puisse arriver autrement.

M. BARLOW.

Ainsi vous voyez que vous ne devez plus dire que la terre est grande, et que le soleil est petit, puisque leur différence ne provient que de ce que vous êtes tout près de l'une et très-loin de l'autre. Au moins devez-vous concevoir que le soleil et les étoiles sont des corps infiniment plus considérables que vous ne l'auriez imaginé au premier coup-d'œil.

Comme ils s'en retournoient à la maison, ils virent, à l'entrée d'un petit village, une foule de peuple assemblé devant une barraque de bois. Un homme étoit à la porte, qui, d'une voix gracieuse, invitoit les gens à entrer, et ne demandoit que trois sous par personne pour leur montrer les choses les plus curieuses et les plus surprenantes. Tommy et son

camarade parurent si sensibles à l'invitation distinguée qu'on leur fit en particulier, que M. Barlow voulut bien se rendre à leurs desirs; et, ayant glissé un schelling dans la main de l'orateur, il entra, suivi de ses deux amis, et alla s'asseoir avec eux au milieu de l'assemblée. On ne tarda guère à commencer la représentation. Je suis obligé de convenir que nos deux petits garçons, ainsi que les autres spectateurs, se récrièrent plusieurs fois d'étonnement et de plaisir. Après un nombre de tours de cartes et de gobelets, tous plus curieux les uns que les autres, le maître bateleur les pria de tourner leurs regards vers un bassin plein d'eau, sur laquelle flottoit un petit cygne artificiel. Messieurs et dames, dit-il, j'ai réservé ce tour pour le dernier, attendu qu'il est sans contredit infiniment au-dessus de tout ce que vous venez d'admirer, et que l'on n'a peut-être rien fait jusqu'à ce jour de plus étonnant sur la terre. Vous voyez ce cygne? Ce n'est qu'un morceau de cire emplumé, dé-

pourvu de sentiment et de vie. Si vous avez quelque soupçon sur son compte, prenez-le dans vos mains pour l'examiner. Je vous prie seulement de le manier avec douceur, parce qu'il est d'une constitution fort délicate. Quelques-uns des spectateurs le prirent mollement entre leurs doigts; et, après l'avoir bien considéré, ils le remirent sur l'eau. Or donc, messieurs, reprit le bateleur, ce cygne, que vous venez de voir sans mouvement et sans vie, est doué cependant d'une intelligence si extraordinaire, qu'il me reconnoît pour son maître, et qu'il se tient déjà prêt à faire toutes les évolutions que je vais lui commander. En disant ces mots, il prit un morceau de pain; et, adressant un coup de sifflet à son oiseau, il lui ordonna de venir au bord dn bassin chercher le morceau de pain qu'il lui présentoit. Le cygne ne fut point indocile; et, au grand étonnement de tous les spectateurs, il se retourna aussitôt, et nagea vers le bord du bassin. Oh! monsieur le gourmand, s'écria son maître, vous n'avez

pas encore assez gagné votre repas ; il faut faire un peu plus d'exercice. A ces mots, il promena son pain autour du bassin, virant d'un côté, puis revirant de l'autre; et le cygne, sans se rebuter, le suivit constamment dans ses allées, dans ses venues, dans tous ses tours et retours. Les spectateurs pouvoient à peine en croire leurs yeux. Quelques-uns prirent des morceaux de pain, et le présentèrent au cygne, imaginant bien qu'il en alloit faire autant à leur considération ; mais ce fut en vain qu'ils sifflèrent et qu'ils tournèrent leur pain de tous les côtés, le cygne restoit immobile pour eux, et sembloit vouloir ne céder qu'aux invitations de son maître. Lorsque cette expérience eut été réitérée plusieurs fois, à l'extrême satisfaction de toute la compagnie, le maître de la barraque congédia poliment ses visites, et M. Barlow reprit avec ses deux élèves le chemin de sa maison.

L'esprit de Tommy avoit été si frappé de ce qu'il venoit de voir, que, pendant



Il le mit aussitôt sur un bassin rempli d'eau, et lui présenta un morceau de pain.

Marillier del. Armand

plusieurs jours, il lui fut impossible d'en détacher son souvenir. Il auroit donné tout au monde pour savoir le secret de ce tour surprenant, et posséder un cygne aussi merveilleux. Un soir qu'il s'en entretenoit avec Henri, celui-ci lui dit avec un sourire qu'il croyoit avoir trouvé le moyen de faire un tour semblable, et qu'il seroit peut-être en état le lendemain de lui montrer un cygne, qui sauroit manœuvrer tout aussi bien que celui du bateleur. En effet, le lendemain, après le déjeûner, il prit un morceau de cire blanche, qu'il pétrit entre ses doigts, sous la forme d'un oiseau, et le couvrit ensuite de quelques plumes tirées d'un oreiller. Cette figure étoit façonnée avec tant de délicatesse, qu'aux yeux des amateurs les moins difficiles sur la ressemblance, elle eût représenté un cygne aussi parfaitement que toute autre chose que vous pourriez imaginer. Il le mit aussitôt sur un bassin rempli d'eau, et lui présenta un morceau de pain. Quelle fut la surprise de

Tommy, en voyant le nouveau cygne faire tous ses tours aussi lestement que le premier, et son camarade commander d'un ton aussi imposant que l'homme de la barraque, et se faire obéir avec la même docilité! Après s'être amusé quelque temps de cette expérience, il pressa vivement son ami de lui en montrer le secret. Henri, qui ne savoit point se prévaloir de ses connoissances, s'empressa de lui montrer, dans le corps de l'oiseau, une grande aiguille qui alloit d'un bout à l'autre. Il lui fit voir aussi dans le pain qui avoit servi à faire promener le cygne une petite barre de fer. Tommy, pour avoir les objets sous les yeux, ne s'en trouvoit guère plus avancé dans l'intelligence du mystère. Alors M. Barlow, qui étoit présent, jetant quelques aiguilles sur la table, et leur présentant la barre de fer, on vit aussitôt les aiguilles s'agiter toutes à la fois à son approche, et s'élancer vers elle, comme si elles eussent été animées de sentiment et de vie. Elles s'y attachè-

rent si fermes que, malgré tous les mouvemens que M. Barlow lui donnoit en la promenant dans l'air, elles y restoient suspendues, sans faire mine de lâcher prise. Toutes ces merveilles parurent si surprenantes à Tommy, qu'il supplia M. Barlow de vouloir bien lui en donner l'explication. M. Barlow lui dit qu'il y avoit une pierre ferrugineuse, que l'on trouve dans les mines de fer, et que l'on appelle *aimant*. Cette pierre, ajouta-t-il, a reçu de la nature le pouvoir d'attirer le fer qui se trouve à sa portée; mais ce qui est pour le moins aussi extraordinaire, c'est que le fer, après avoir été frotté sur l'aimant, acquiert autant de vertu que l'aimant lui-même pour attirer d'autre fer à son tour. Pour cet effet, on prend de petites barres de fer aplaties, et on les frotte avec certaines précautions sur l'aimant; et, lorsqu'elles ont reçu les propriétés qu'il leur communique, on les appelle *aimants artificiels*. Henri, qui fut témoin l'autre jour avec nous des évolutions du cygne,

après avoir roulé la chose dans son esprit, conçut hier de lui-même l'idée que ce manège étoit opéré par la vertu de l'aimant, dont je l'avois entretenu. Il vint aussitôt me faire part de ses conjectures, et je le confirmai dans son opinion. Je lui donnai ce petit aimant artificiel pour le cacher dans le pain, et l'une de ces aiguilles pour la cacher d'un autre côté dans le corps de cet oiseau. L'aimant artificiel attirant le fer de l'aiguille, le cygne paroît aller chercher le pain. Voilà tout le mystère de ce fait naturel, qui a tant intrigué votre esprit depuis quelques jours.

Pendant ce discours de M. Barlow, Tommy, tout en lui prêtant une oreille attentive, remarquoit une nouvelle singularité, qu'il n'avoit pas observée auparavant. Le cygne avec lequel il jouoit, lorsqu'il étoit un moment abandonné à lui-même, affectoit constamment de prendre une direction particulière; et cette direction étoit toujours du nord au sud. Tommy en demanda la raison à

M. Barlow, qui lui répondit: Ceux qui les premiers découvrirent la propriété naturelle que possède l'aimant d'attirer le fer s'amusèrent, comme nous le faisons à présent, à attirer des aiguilles qu'ils faisoient flotter sur l'eau. Vous jugez bien qu'ils ne durent pas être longtemps à remarquer la nouvelle singularité que vous venez d'observer vous-même, c'est-à-dire qu'une aiguille, une fois touchée par l'aimant, lorsqu'elle n'est pas gênée dans sa direction, se tourne d'elle-même vers le nord; mais ce n'est que depuis un petit nombre de siècles qu'on a perfectionné cette découverte, et que l'on a imaginé de suspendre une aiguille sur un pivot, avec assez de liberté pour qu'elle puisse aisément tourner sur son centre dans toutes sortes de directions. On enferme cette aiguille et son pivot dans une boîte de cuivre, couverte d'un verre; et, par le secours de cet instrument, qu'on nomme *boussole*, on a un moyen assuré de reconnoître le nord et le sud, et, par leur

moyen, comme vous le savez, tous les autres points de l'horizon.

TOMMY.

Et cette découverte, ainsi perfectionnée, fut-elle d'une grande utilité?

M. BARLOW.

Vous allez en juger vous-même. Avant ce temps, on n'avoit d'autre moyen, pour trouver son chemin sur la mer, que d'observer les étoiles. On savoit, ainsi que vous commencez à l'apprendre, dans quelle partie du ciel certaines étoiles paroissoient à chaque saison de l'année. Il suffisoit même de l'étoile polaire pour reconnoître l'est, l'ouest, le nord, et le sud. Lorsque les navigateurs partoient d'un pays, ils savoient dans quelle direction se trouvoit celui qu'ils alloient chercher. S'il étoit, par exemple, à l'est, ils n'avoient qu'à prendre soin de tenir la proue de leur vaisseau tournée en plain vers cette partie du ciel, et ils arrivoient à la côte où ils avoient dessein de se rendre. Les étoiles, tant qu'elles paroissoient, étoient

pour eux des guides infaillibles. Mais, lorsqu'elles étoient cachées sous d'épais nuages, et que ce temps duroit plusieurs jours, alors ils se voyoient réduits à laisser errer leur vaisseau à l'aventure, sans le moindre indice pour se diriger dans leur course, à-peu-près comme Henri lorsqu'il s'égara dans le grand marais.

TOMMY.

Les pauvres gens! qu'ils devoient être dans une terrible situation, en se voyant ainsi perdus, au milieu d'une nuit ténébreuse, sur une plaine aussi étendue que la mer, sans être seulement en état de savoir s'ils étoient emportés loin de l'endroit qu'ils vouloient atteindre!

M. BARLOW.

Vous concevez, d'après cette réflexion, qu'ils osoient rarement se hasarder à s'éloigner beaucoup du rivage, dans la crainte de perdre leur chemin. Aussi leurs moindres voyages étoient-ils pénibles et ennuyeux, par la nécessité où ils étoient de faire dix fois plus de chemin qu'ils n'en auroient fait en

prenant la voie la plus droite; mais, aussitôt après la découverte de la boussole, ils sentirent que l'aiguille aimantée pouvoit leur montrer les divers points du ciel, même dans la nuit la plus obscure. Dès-lors, ils ne craignirent plus de s'aventurer sur l'immense Océan; ce qu'ils n'auroient peut-être jamais osé faire sans le secours de ce guide fidèle.

TOMMY.

Il est bien singulier qu'une petite pierre obscure, que personne ne s'aviseroit de ramasser, ait ouvert aux hommes le chemin de la mer, et leur ait donné le pouvoir d'aller d'un bout du monde à l'autre, sans s'égarer un moment.

M. BARLOW.

Le diamant le plus précieux ne leur a sûrement jamais rendu un service aussi essentiel.

HENRI.

Pour moi, monsieur, ce qui m'étonne, c'est que les hommes prennent la peine de quitter leur douce patrie pour aller courir de tous côtés, comme ces misé-
rables

rables vagabonds, que l'on chasse avec mépris de paroisse en paroisse.

M. BARLOW.

Vous en serez moins surpris, si vous considérez qu'il n'est point de contrée qui ne produise quelque chose dont on manque dans une autre. Ainsi leurs habitans, par un échange mutuel des productions de leur sol, peuvent se procurer mille douceurs, dont ils étoient dépourvus auparavant.

HENRI.

Est-ce que chaque pays ne produit pas tout ce qui est nécessaire pour faire subsister ceux qui l'habitent? Ainsi donc chacun, ce me semble, pourroit vivre chez soi, même quand il ne recevroit rien d'un pays étranger.

M. BARLOW.

Il est bien certain que votre père, par exemple, pourroit vivre uniquement des productions de sa ferme. Cependant, chaque année, il vend une partie de son bétail pour acheter des habits; il vend ensuite une partie de son grain pour ache-

ter de nouveau bétail. Une autre fois, il donne à ses voisins d'une espèce de grain, pour qu'ils lui en donnent d'une autre; et ils trouvent tous dans ces échanges un plus grand avantage, que si chacun étoit rigoureusement obligé de s'en tenir aux fruits de ses propres champs. Il n'en est pas moins vrai, selon votre observation, qu'il n'est guère de pays habité par des hommes, qui ne produise tout ce qui est rigoureusement nécessaire pour leur subsistance; et il faut même ajouter que les productions que ceux-ci reçoivent des autres pays leur sont plus souvent nuisibles que salutaires.

HENRI.

Je vous ai souvent entendu dire, monsieur, que même dans le Groënland, le pays le plus froid et le plus affreux de l'univers, les hommes se procurent toutes les nécessités de la vie, et restent chez eux tranquilles et satisfaits.

TOMMY.

Comment! Est-ce qu'il y a un pays

dans le monde plus froid encore que la Laponie ?

M. BARLOW.

Le Groënland est plus reculé vers le nord, et par conséquent encore plus triste et plus glacial. La terre y est couverte d'une neige épaisse, qui ne fond jamais toute entière, même pendant l'été. On n'y voit guère d'autres animaux que des ours, qui se nourrissent de poisson. Comme il ne croît point d'arbre propre à la construction dans tout le pays, les habitans n'ont, pour bâtir leurs maisons, que les planches et les arbres que la mer vient apporter sur leur rivage. Avec ces matériaux, ils élèvent de grandes cabanes, où plusieurs familles se réunissent. Les côtés de ces cabanes sont composés de pierres et de terre détrempée ; le sommet est couvert de gazon. Au bout de quelques nuits, ce mélange est si bien cimenté par la gelée, qu'il est impénétrable au souffle des vents pendant tout l'hiver. Le long des côtés du bâtiment sont des loges séparées l'une de l'autre, dans

chacune desquelles un Groënlandois vit avec sa famille. Chaque loge a une lampe, qui brûle continuellement; elle sert au Groënlandois pour s'éclairer, pour faire cuire sa nourriture, et, ce qui est également nécessaire sous un climat si rigoureux, pour entretenir une douce température dans sa demeure étroite. Pendant la courte durée de l'été, on voit arriver quelques rennes dans le pays. Les habitans s'empressent d'aller à leur poursuite pour les tuer; mais leur principale espérance est du côté de la mer, qui leur fournit une nourriture plus abondante et plus sûre.

TOMMY.

Oh! monsieur, quelle triste vie on doit mener dans un pays si affreux! Je frémis seulement d'y songer.

M. BARLOW.

Et que diriez-vous donc à l'aspect de ces glaces énormes dont la mer est hérissée? On croiroit voir flotter des montagnes. Les flots agités par les vents les poussent quelquefois l'une contre l'autre

avec une si grande violence, qu'elles se brisent en mille éclats, avec un bruit plus terrible que celui d'un canon. On voit souvent sur le sommet de ces montagnes de glaces des ours blancs, d'une grosseur monstrueuse, qu'elles ont emportés avec elles en se détachant du rivage, et qui ajoutent à l'horreur de la scène par leurs effroyables mugissemens.

TOMMY.

Mais, monsieur, est-il possible que les habitans d'un pays si affreux puissent y trouver, comme vous le dites, toutes les nécessités de la vie?

M. BARLOW.

Les nécessités absolues se bornent à peu de chose, et par conséquent on peut se les procurer dans les lieux même les plus sauvages, avec de la patience, du courage, et de l'industrie. Dans une contrée fertile comme celle-ci, et sous les autres climats aussi tempérés, on peut voir des gens, fiers d'une richesse qu'ils tiennent du hasard, se persuader follement qu'ils sont nés pour vivre du tra-

vail des autres ; mais, dans un pays tel qu'on nous peint le Groënland, où il faut se livrer à un exercice continuel pour se procurer les plus simples besoins de la vie, il ne peut y avoir de ces distinctions si favorables aux fainéans, et chacun est obligé de travailler avec autant d'activité que ses compatriotes, sous peine de mourir de faim.

TOMMY.

Mais, monsieur, si ces peuples n'ont pas de troupeaux, comment font-ils pour se procurer des habits ? Je ne crois pas que les poissons dont ils se nourrissent leur donnent aussi de quoi se vêtir.

M. BARLOW.

Vous ne connoissez pas toutes les ressources que la nature tient en réserve pour ses enfans. Il y a dans les mers du Groënland une espèce particulière de poisson appelé *veau-marin*. Sa longueur est de neuf à dix pieds. Il a quatre pattes à-peu-près comme celles des animaux terrestres ; mais, par une singularité remarquable, celles de devant, armées de

griffes, lui servent à marcher sur la terre, à gravir les glaces et les rochers; et celles de derrière, faites en pattes d'oie, se déploient comme un éventail, et lui servent de nageoires. Il vient fréquemment à terre, pour se jouer au soleil; et, lorsqu'il est poursuivi, il court des pieds de devant, et s'élance avec ceux de derrière. Quoique son allure soit gauche et cahotée, sa marche est si rapide qu'un homme a de la peine à le suivre. Ce poisson, qui vit sur la terre et dans l'eau, est la véritable richesse des Groënlandois. Ils boivent son sang, et se nourrissent de sa chair. Sa peau, ferme et velue, leur sert à se faire de bons habits, à tapisser leurs habitations, et à doubler leurs canots. Ses fibres leur valent mieux pour coudre que le fil ou la soie. L'enveloppe de ses intestins, lorsqu'elle est desséchée, tient lieu de vîtres aux fenêtres, et laisse entrer la lumière, sans donner passage au vent ni à la neige. Sa vessie est une excellente bouteille pour renfermer l'huile que l'on retire

de son corps. Enfin, cette huile même est une des plus précieuses ressources pour les Groënlandois, puisqu'en brûlant dans leurs lampes, elle sert à répandre dans leurs cabanes une douce chaleur, presque aussi nécessaire que la nourriture sous ces climats glacés.

TOMMY.

Oh ! monsieur, vous venez de me rendre plus tranquille sur le sort de ces pauvres gens, Graces au ciel, les voilà fournis de provisions de toute espèce; et c'est à un seul animal qu'ils en sont redevables.

M. BARLOW.

Vous jugez, d'après cela, combien ils doivent être ardens à le poursuivre et à le prendre.

TOMMY.

Contez-nous un peu, je vous prie, de quelle manière ils lui donnent la chasse.

M. BARLOW.

La voici. Un homme se place au milieu d'un canot long et étroit, dont le

dessus est couvert de peaux, qui viennent se fermer par des cordons autour de sa ceinture ; en sorte que l'eau de la mer ne puisse pas pénétrer dans l'intérieur de la chaloupe. A ses côtés sont deux lances, l'une plus grande que l'autre. Devant lui est un faisceau de corde roulée en cercle. A l'un des bouts de cette corde est attaché un harpon, dont les pointes sont aiguës et recourbées ; à l'autre bout tient une grosse vessie pleine d'air. La rame du pêcheur est également plate et large aux deux extrémités. Il la prend des deux mains, et fend l'eau à droite et à gauche, avec un mouvement aussi régulier que s'il battoit la mesure. On le voit ainsi courir d'une vîtesse incroyable sur les vagues les plus agitées. Dès qu'il apperçoit un veau-marin, il s'en approche doucement en tournant autour de lui, et tâche de le surprendre à l'improviste, lorsque l'animal, allant contre le vent et le soleil, ne peut ni le voir ni l'entendre. Il a même l'adresse de s'avancer, caché derrière la plus grosse

lame d'eau, jusqu'à ce qu'il se trouve à la juste portée de sa proie. Alors, tenant sa rame de la main gauche, il lui lance le harpon de la droite. L'animal, blessé, plonge aussitôt, emportant avec lui le harpon, la corde et la vessie. Mais il n'est pas long-temps sans être obligé de remonter sur la surface de l'eau, par le besoin de respirer. La vessie qui remonte avant lui indique au pêcheur l'endroit où il doit l'attendre. Il le voit à peine reparoître, qu'il le harcèle avec sa longue lance, et le force de replonger à plusieurs reprises, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées. Il fond alors sur lui, sa petite lance à la main, et achève de le tuer. Puis il l'attache à son canot, et le traîne en triomphe jusqu'au rivage, où sa famille, qui l'attend pour recevoir sa proie, l'emporte avec des cris joyeux, et s'empresse d'aller préparer le festin. Quoique ces pauvres gens ne puissent se procurer leur nourriture qu'avec des travaux infinis et des périls affreux, ils sont si généreux et si hospitaliers, qu'ils ne ren-

contrent personne sans les inviter à venir prendre part à leur fête. Un Groënlandois se tiendroit déshonoré pour la vie, si on le croyoit capable de n'avoir travaillé que pour lui.

HENRI.

Il semble que ce soient les plus pauvres qui se piquent d'une plus grande générosité.

M. BARLOW.

Cela arrive en effet assez souvent ; et ce devroit bien être une leçon pour les riches, qui croient n'avoir rien de mieux à faire de leur fortune, que de la dépenser en vains objets de luxe, tandis qu'il y a tant de milliers d'honnêtes gens qui manquent des premières nécessités.

TOMMY.

Mais, monsieur, je vous prie, n'auriez-vous pas encore d'autres particularités à m'apprendre de ces Groënlandois? C'est le récit le plus curieux que j'aie entendu de ma vie.

M. BARLOW.

Il y a encore une autre chose très importante à vous rapporter au sujet de ce pays. C'est dans les mers dont il est entouré que l'on trouve la créature la plus considérable de l'univers, un énorme poisson, qu'on appelle *la baleine*.

TOMMY.

Ah ! monsieur, j'ai entendu parler confusément de cet animal extraordinaire. Je desirerois bien en savoir quelque chose de plus précis.

M. BARLOW.

La baleine est d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle parvient à soixante-dix, quatre-vingts, et même quelquefois à plus de cent pieds de longueur, et à plus de vingt pieds de grosseur. Lorsqu'elle nage sur la surface des mers, on la prendroit plutôt pour un navire que pour un poisson. Elle a deux trous au-dessus de la tête, par lesquels elle lance de l'eau à une extrême hauteur. Ses nageoires sont immenses, et sa queue auroit assez

de

de force pour renverser un navire. Quand elle s'agite et bondit sur les ondes, on diroit une tempête, dont le mouvement se fait sentir à près d'une lieue, et dont le bruit porte aussi loin qu'un coup de canon. D'après cette peinture, ne croiriez-vous pas que cet animal est pour l'homme l'être le plus redoutable de la nature.

TOMMY.

Oui sans doute, monsieur, puisqu'il n'a qu'un coup de queue à donner pour culbuter un vaisseau, et dévorer à son aise tout l'équipage.

M. BARLOW.

Malgré sa force incroyable, la baleine est pour l'homme le monstre le moins dangereux que produise l'Océan. Elle ne cherche pas même à lui faire le moindre mal, parce qu'elle n'en a pas besoin. Sa principale nourriture est le menu poisson, et en particulier le hareng. Cette dernière espèce est produite dans une telle abondance, parmi les glaces des climats septentrionaux, que la mer en est entière-

ment couverte pendant un certain temps de l'année, dans l'espace de plusieurs milles. C'est alors que la baleine affamée les poursuit, et les engloutit par milliers dans ses vastes entrailles.

HENRI.

Quel nombre, en effet, de ces petits animaux il faut pour un seul repas d'un poisson si monstrueux?

M. BARLOW.

La baleine, à son tour, devient la proie de la cruelle avarice de l'homme. Les Groënlandois ont du moins une excuse suffisante pour la poursuivre, dans la disette où ils sont de végétaux, et de toutes les espèces de fruits que la terre produit libéralement sous des climats plus fortunés. Mais comment justifier les Européens, qui, trop délicats et trop dédaigneux pour manger la chair fastidieuse de ce poisson, envoient chaque année un grand nombre de vaisseaux lui porter la guerre, et le tuent sans pitié, uniquement pour l'huile qu'ils retirent de son corps, et pour ses barbes élastiques, com-

nues sous le nom de *baleines*, dont on fait les buscs, et qui servent à garnir les corsets des femmes ? Lorsqu'un vaisseau, destiné à cette malheureuse expédition, apperçoit une baleine flottante, il envoie à sa rencontre une grande chaloupe, montée de six matelots, et suivie de plusieurs autres, qui portent des cordes au besoin. Le pêcheur le plus hardi et le plus vigoureux se tient debout sur le devant de la première chaloupe ; et, quand la baleine se dresse un peu pour respirer, il lui lance un grand harpon de fer, en s'éloignant aussitôt, de peur que l'animal qui, après avoir été blessé, donne de furieux coups de queue et de nageoires, ne renverse la chaloupe, ou qu'elle ne s'engloutisse dans l'abyme qu'il ouvre autour de lui. La baleine plonge avec une incroyable vîtesse, et quelquefois pendant une heure, emportant jusqu'à deux mille brasses de corde, que tous les bateaux s'empressent de lui lâcher à la suite du harpon enfoncé dans son corps. On a grand soin de veiller à ce qu'aucun

obstacle n'empêche la corde de filer librement; car telle est la force de la baleine, qu'elle entraîneroit la chaloupe avec elle au fond de la mer. Pour prévenir cet accident, un homme se tient debout, une hache à la main, prêt à couper la corde au moindre embarras, tandis qu'un autre est occupé, sans relâche, à jeter de l'eau sur le bord de la chaloupe où glisse la corde, de peur qu'elle ne vienne à s'enflammer par le frottement. Epuisée par ses efforts et par la perte de son sang, la baleine enfin se relâche de sa vîtesse, et remonte sur la surface de l'eau pour respirer. C'est alors que les pêcheurs qui la suivent, l'attaquent avec une nouvelle furie, et achèvent de lui donner la mort. Sa masse inanimée flotte au loin sur les ondes. Le vaisseau, qui s'est tenu constamment à la voile, s'approche en ce moment des chaloupes, qui attachent leur proie à ses côtés avec de grosses chaînes. Aussitôt les charpentiers y descendent avec des bottes armées de crampons de fer aux semelles, de peur

de glisser. On commence par lui couper ses barbes, ses nageoires, et sa queue; on la dépouille ensuite de sa peau, qui est épaisse d'un doigt, et on enlève par morceaux sa graisse, qui a huit ou dix pouces d'épaisseur. C'est cette graisse qui, fondue dans une chaudière, donne l'huile de baleine, que l'on renferme dans des tonneaux pour la transporter ici, où elle est employée à un nombre infini d'usages. Les restes de ce vaste corps sont laissés en proie aux poissons, aux ours, et aux Groënlandois, qui les ramassent soigneusement pour s'en nourrir. Ils osent quelquefois eux-mêmes poursuivre la baleine; mais ils n'y vont qu'en grand nombre, et avec des bateaux plus grands que ceux dont nous avons parlé. Ils l'attaquent à-peu-près de la même manière que les Européens : seulement comme ils ne sont pas si bien fournis de cordes, ils se contentent d'attacher des peaux de veaux-marins, enflées d'air à l'autre bout de la corde qui suit le harpon. Ce moyen leur sert également à fatiguer leur en-

nemi, qui éprouve de la résistance à entraîner avec lui ces peaux sous les ondes, et à le faire découvrir au moment où il remonte sur leur surface.

HENRI.

Je ne puis m'empêcher de plaindre le sort de cette pauvre baleine, que l'on va tourmenter si cruellement pour lui ravir ses tristes dépouilles. Pourquoi ne pas la laisser vivre, sans l'inquiéter, parmi les glaces affreuses où elle est née ?

M. BARLOW.

Vous devriez connoître assez les hommes, pour savoir qu'il n'est rien que la soif de l'or ne leur fasse entreprendre.

HENRI.

A la bonne heure; mais qu'ils n'entreprennent donc que des choses où ils n'aient pas besoin d'employer la cruauté. Qu'ils se bornent à déchirer le sein de la terre, personne ne s'en plaindra.

M. BARLOW.

Il seroit bien à desirer que ce sentiment fût gravé dans tous les cœurs. Cependant

il faut considérer que la baleine elle-même ne subsiste qu'en dévorant des milliers de poissons ; en sorte que si ceux-ci étoient susceptibles de reconnoissance, ils devroient bénir les Européens, comme des bienfaiteurs qui viennent les délivrer de leurs ennemis.

HENRI.

S'ils étoient capables des sentimens que vous leur supposez, nous serions bien effrontés d'oser y prétendre, car ce n'est pas pour eux que nous faisons ces entreprises.

TOMMY.

Mais, monsieur, je vous prie, pour en revenir aux Groënlandois, quelle est l'éducation qu'on donne aux enfans de cette horrible contrée ?

M. BARLOW.

Lorsque les hommes arrivent de la pêche, couverts tout à la fois de sueur et de glaçons, et qu'ils viennent s'asseoir tranquillement dans leurs cabanes pour se régaler de leur proie, la conversation ordinaire roule sur les dangers et

les accidens qu'ils ont éprouvés dans leur expédition. Chacun raconte à sa famille comment il a bondi sur les vagues pour surprendre le veau-marin; comment il l'a percé de son harpon; comment il l'a ensuite attaqué la lance à la main; comment l'animal, furieux de ses blessures, s'est élancé sur lui pour le déchirer; comment enfin, par son courage et par son adresse, il a su triompher de son ennemi, et le conduire sur le rivage. Il raconte tous ces détails avec le sentiment et la chaleur dont on est pénétré en parlant d'une chose qui intéresse également son amour-propre, et la curiosité de ceux qui vous écoutent. Les petits garçons, attroupés autour de leur père, s'animent au récit de ses exploits, et brûlent déjà de partager ses travaux et sa gloire. Aussitôt qu'un enfant peut faire usage de ses pieds et de ses mains, son père lui donne un arc et des flèches pour s'exercer à tirer juste au but. Il lui apprend à lancer des pierres contre un panier suspendu, où est renfermé son déjeûner, qu'il est

obligé, par ce moyen, d'obtenir de sa propre adresse. A l'âge de dix ans, on le pourvoit d'un petit canot pour s'instruire à ramer et à lutter contre les vagues. On l'exerce à nager tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame qui lui sert de balancier, à plonger la tête en bas, et à se relever du côté qu'on lui prescrit. Tantôt il passe sa rame entre ses bras et son dos, et l'agite si bien à droite et à gauche, qu'il descend sous les ondes ou remonte à sa volonté. Tantôt il jette sa rame; et, s'élançant hors du bateau pour la reprendre, il la saisit et l'entraîne avec tant d'adresse au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre le roc ou le sable, elle rebondit et revient avec lui sur la surface des eaux. Toutes ces manœuvres sont absolument nécessaires pour savoir conduire un canot. Comme il suffit de la moindre chose pour le renverser, et qu'alors son conducteur, qui lui est attaché, comme je vous l'ai dit, par le milieu du corps, ne peut s'en dégager,

et tombe la tête en bas sous les vagues, il se noieroit infailliblement, s'il ne s'étoit pas instruit à reprendre l'équilibre par le secours de sa rame, et à se redresser sur son canot. C'est à l'âge de quinze ou seize ans, lorsqu'il est bien formé à tous ces exercices, qu'un jeune homme suit enfin son père à la pêche du veau-marin. Le premier qu'il vient à bout de prendre doit servir à régaler sa famille et ses amis. Pendant le festin, il raconte son expédition, et comment il s'est rendu maître de sa proie. Il a la gloire d'entendre tout le monde applaudir à son adresse et à son courage. Mais s'il n'avoit rien pris, ou s'il n'avoit donné aucune preuve de talent, il seroit méprisé des hommes, et réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de harengs, de moules, et de coquillages. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au talent de la grande pêche; et ceux-là sont obligés quelquefois de faire honteusement chez les autres l'office de servante. A vingt ans, un Groënlandois

doit savoir faire son canot et son équipage, et voguer de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parens, et sa mère retient le timon du ménage.

HENRI.

Dites-moi, je vous prie, monsieur, n'est-ce pas dans le Groënland que les hommes voyagent sur des traîneaux tirés par des chiens?

TOMMY.

Des traîneaux tirés par des chiens? Cela doit être plaisant. Je n'aurois jamais imaginé qu'on employât des chiens à traîner des voitures.

M. BARLOW.

Les Groënlandois en font bien aussi des attelages; mais l'usage n'en est pas si commun que dans l'autre pays dont je vous ai parlé, et qui s'appelle le Kamtschatk. C'est un pays horrible, et couvert de glaces comme le Groënland, mais qui en est fort éloigné. Les habitans y élèvent de grands chiens, qu'ils attellent au nombre de quatre, six, huit ou

dix, à un traîneau léger, pour courir dans la saison des neiges et des glaces. Aux approches de l'été, les Kamtschadales donnent la liberté à leurs chiens, qui sont accoutumés à pourvoir d'eux-mêmes à leur subsistance, en courant le long des bords des rivières, où ils trouvent une quantité de débris de poissons que les pêcheurs y laissent exprès pour eux. Mais, dès le mois d'octobre, avertis par les premières rigueurs de l'hiver, ils se rendent d'eux-mêmes dans la demeure de leurs maîtres. Ils y arrivent gras et potelés; mais cet embonpoint ne dure guère. On commence par les attacher pour les faire maigrir, en diminuant, par degrés, leur nourriture; et l'on finit bientôt par ne leur donner à manger que la nuit, de peur qu'ils ne deviennent trop pesans à la course. Dès que la neige a couvert la terre, la saison de leur travail commence, et on les attelle aux traîneaux. Le conducteur, assis de côté, et les jambes pendantes, conduit ses coursiers avec un bâton de

trois

trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour les animer. S'il en voit un se négliger dans sa marche, il lui jette son bâton, qu'il a l'adresse de ramasser en passant. Ce n'est point avec des rênes qu'il les gouverne. Il lui suffit de crier *onga*, s'il veut aller à droite; et *kna*, s'il veut aller à gauche. Pour retarder la course, il laisse traîner ses pieds sur la neige : pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Cette manière de voyager l'expose à de grands périls. Lorsqu'il traverse une forêt ou des endroits couverts de broussailles, il risque, à chaque instant, de se crever les yeux, ou de se rompre les bras et les jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur et de vîtesse, à proportion des difficultés qu'ils ont à vaincre. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible de les arrêter. Malgré la précaution que l'on prend d'en dételer la moitié, et de retenir les autres de toute sa force, ils emportent le traîneau, et quelquefois renversent le conducteur. Alors celui-ci n'a d'autre

ressource que de courir après ses chiens, qui vont d'autant plus vîte, que le poids du traîneau est devenu plus léger. Quand le traîneau s'embarrasse un peu dans les broussailles, l'homme le rattrape ; et s'il n'a pas le temps d'y remonter, il s'y accroche d'une main, et se laisse emporter, rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés ou par leur lassitude ou par quelque obstacle.

HENRI.

Oh ! les pauvres malheureux.

M. BARLOW.

Ce n'est pas tout encore ; il leur arrive quelquefois d'être surpris au milieu de leur course par des bourrasques affreuses de vent, et par un déluge de neige qui les enveloppe en tourbillon. Quel seroit le désespoir d'un Européen, en se voyant ainsi abandonné à la distance de vingt ou trente lieues de son habitation, et livré seul aux fureurs de la tempête, au milieu de ces plaines désertes ! L'intrépide habitant de ces contrées, accoutumé, dès son enfance, à braver les rigueurs

de la nature, et à se rendre, en quelque sorte, supérieur aux élémens, ne laisse point abattre son courage. Il court se réfugier dans les bois avec ses chiens et son traîneau, jusqu'à ce que l'ouragan ait perdu quelque chose de sa violence. Lorsqu'il dure plusieurs jours, comme cela arrive souvent, il est obligé de donner à manger à ses chiens les courroies et les cuirs de son traîneau, heureux de n'être pas réduit à leur disputer cette nourriture, s'il a conservé quelque reste du poisson sec qu'il a pris en partant pour son voyage. Plus heureux encore, s'il n'est pas gelé par le souffle perçant du vent du nord. Pour s'en garantir, il se met dans un creux qu'il garnit de branches; et là, s'asseyant les jambes croisées sous lui, et bien enveloppé dans ses fourrures, il se laisse ensevelir tout entier sous les flots de la neige, à l'exception d'une petite ouverture qu'il se ménage pour avoir la liberté de respirer. C'est dans cet état qu'il passe quelquefois des journées entières, environné de ses chiens,

qui aident à le réchauffer, jusqu'à ce que la tempête soit passée, et que la neige, affermie par une forte gelée, lui donne la liberté de reprendre son voyage.

TOMMY.

Je n'aurois jamais imaginé que des hommes fussent en état de résister à tant de périls, de fatigues, et de désagrémens. Mais les pauvres malheureux qui habitent ces déplorables contrées ne se font-ils pas une grande joie de les quitter, lorsqu'ils en trouvent l'occasion? Ils doivent, je crois, s'estimer bien heureux d'aller s'établir sous des climats plus favorables?

M. BARLOW.

Ils sont bien éloignés de ces sentimens; au contraire, lorsqu'on leur dit que, dans les autres pays on ne prend pas de veaux-marins, ils répondent que ces pays doivent être bien misérables, en comparaison de leur patrie. D'ailleurs ils ont en général un si profond mépris pour les étrangers, qu'ils ne se sentent pas la

moindre inclination à visiter les pays que ceux-ci habitent.

TOMMY.

Que me dites-vous, monsieur? Comment ces stupides et malheureux sauvages s'avisent-ils de mépriser des hommes qui leur sont si supérieurs?

M. BARLOW.

Ils ne sont pas si bien convaincus de cette supériorité que vous pourriez le croire. Les Groënlandois, par exemple, voient que les étrangers qui viennent chez eux ne les égalent point dans l'art de manier un canot, et de prendre les veaux-marins, les deux choses qu'ils ont le droit de regarder comme les plus utiles. C'est sur ce point de comparaison qu'ils nous jugent. Aussi nous considèrent-ils avec un grand dédain; et nous ne devons pas nous étonner de paroître à leurs yeux ce qu'ils paroissent aux nôtres, c'est-à-dire des peuples malheureux et barbares.

TOMMY.

Voyez l'impertinence. J'aimerois bien

à leur faire sentir tout le ridicule de leur orgueil.

M. BARLOW.

Ce seroit vous charger d'une entreprise assez difficile. Mais dites-moi, ne vous regardez-vous pas comme infiniment supérieur à ce que vous appelez les gens du peuple? et ne vous ai-je pas souvent entendu exprimer pour eux le plus grand mépris?

TOMMY.

Graces à vous, monsieur, je ne les méprise pas autant que je le faisois auparavant. D'ailleurs, si je m'estime un peu plus, c'est que j'ai eu le bonheur d'être élevé en gentilhomme.

M. BARLOW.

Il est bien triste pour moi de n'avoir pu encore réussir à comprendre exactement ce que c'est qu'un gentilhomme.

TOMMY.

Mais, monsieur, c'est lorsqu'on n'est pas élevé à travailler comme des manœuvres, et que l'on a des gens à ses ordres pour se faire servir, ainsi que mon père

et ma mère. Voilà comme on est gentilhomme.

M. BARLOW.

Et alors on a le droit de mépriser les autres ?

TOMMY.

Ce n'est pas ce que je veux dire. Vous conviendrez cependant qu'on a le droit de se mettre au-dessus d'eux.

M. BARLOW.

En quoi donc? Vous, par exemple, qui avez été élevé en gentilhomme, étiez-vous au-dessus du reste du monde lorsque vous êtes venu ici ?

TOMMY.

Certainement, monsieur, je n'en savois pas alors autant que j'en sais aujourd'hui.

M. BARLOW.

Et que savez-vous encore ? N'entendez-vous pas tous les jours parler de mille choses que vous ignorez ?

TOMMY.

J'en conviens.

M. BARLOW.

Le plus petit paysan ne sait-il pas mille fois mieux que vous comment il faut travailler la terre pour en obtenir la première nourriture de l'homme?

TOMMY.

Il est bien vrai.

M. BARLOW.

Le dernier apprenti maçon ne seroit-il pas mieux instruit à bâtir une maison solide pour nous mettre à l'abri des injures de l'air?

TOMMY.

Je l'avoue encore.

M. BARLOW.

Et croyez-vous qu'il y ait des connoissances plus importantes que celles de ces hommes utiles?

TOMMY.

Non, sans doute, monsieur; la première chose est de vivre, et la seconde est de dormir en sûreté.

M. BARLOW.

S'il falloit décider entre eux et vous sur les véritables services que la société

demande, croyez-vous que la balance penchât en votre faveur ?

TOMMY.

Hélas ! non.

M. BARLOW.

Pourquoi donc vous étonneriez-vous que des hommes, tels que les Groënlandois, qui nous surpassent évidemment dans les arts, qui chez eux sont les plus utiles à la vie, aient une meilleure opinion de leur importance que de la nôtre? Si vous étiez porté, tel que vous êtes, au milieu de ce peuple, comment vous y prendriez-vous pour le faire revenir de sa prévention, que vous trouviez tout-à-l'heure si ridicule ?

TOMMY.

Je leur dirois que j'ai reçu une meilleure éducation.

M. BARLOW.

Voilà ce qu'ils ne croiroient point sur votre seule parole. Ils voudroient voir d'abord comment vous excellez à conduire une chaloupe, à plonger dans la mer, et à poursuivre le veau-marin et la

baleine. Je pense que vous ne sortiriez pas de ces épreuves avec beauçoup de gloire; et vous seriez bientôt réduit à mourir de faim, s'ils ne vous offroient charitablement une partie de leur pêche. Quant à votre qualité de gentilhomme, ils ne s'arrêteroient guère à cette distinction; et jamais vous ne leur feriez comprendre qu'un homme, qui vaut naturellement son semblable, doive se soumettre à flatter l'orgueil insolent d'un autre, précisément parce qu'il est mille fois plus utile que lui.

TOMMY.

En effet, monsieur, je commence à croire que je pourrois bien n'être pas d'une nature si supérieure que je l'imaginois.

M. BARLOW.

Plus vous en serez convaincu, et plus vous serez en état d'acquérir sur les autres la véritable supériorité, celle des talens et des lumières utiles. Il n'est que des esprits foibles et rétrécis, qui puissent

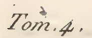
attacher la grandeur réelle à d'autres distinctions.

Tommy fut vivement frappé de ces réflexions judicieuses; mais ce qui l'occupa bientôt uniquement, ce fut la peinture qu'il se retraçoit de la manière de vivre des Groënlandois, et sur-tout le parti qu'ils savoient tirer des chiens pour voyager sur la neige. Ces traîneaux et leurs attelages ne firent que rouler dans sa tête pendant la moitié de la journée. Hélas! le soir même, ils devoient produire un événement bien fâcheux pour l'orgueil de notre jeune héros.

M. Barlow venoit de recevoir de Terre-Neuve un beau chien, nommé César, également remarquable par la grandeur de sa taille, sa force, sa douceur, et son adresse à nager dans les eaux les plus profondes. Tommy n'avoit guère tardé à former avec lui une étroite connoissance. Il en avoit fait le compagnon de ses promenades et de ses plaisirs. Toutes les fois qu'ils passoient ensemble sur le bord d'un étang, Tommy s'amusoit à y jeter, le plus

loin qu'il lui étoit possible, un gros bâton; et César, sans délibérer, couroit le chercher, en plongeant tête baissée, et le rapportoit aussitôt dans sa gueule. Nous avons vû combien Tommy avoit été frappé de la peinture des chiens du Kamtschatka, et de leur manière de tirer les traîneaux. La vigueur et l'agilité de César lui firent naître un jour la pensée d'en tirer le même parti. L'instant même où cette idée se présenta à son esprit, fut choisi pour l'exécution. Il se pourvut aussitôt d'une bonne corde, et il alla prendre dans la cuisine la chaise la plus forte qu'il put trouver, pour en faire un traîneau. Chargé de cet attirail, il se rendit sur une grande pièce de gazon, que les petits garçons prenoient pour le théâtre de leurs ébats. Tommy, ayant renversé sa chaise par terre, y attacha les deux bouts de sa corde; et, avec le reste, il sut former adroitement un harnois fort propre, que César laissa mettre, sans résistance, sur son dos et autour de son poitrail. Déjà, un grand fouet à la main,

Tommy



Mais César, qui ne comprenoit pas bien ce langage en prit de l'humeur . . . .

Marillier del. Armand Sc.

Tommy venoit de s'asseoir, d'un air triomphant, sur son char, lorsque les petits garçons, attirés par la curiosité de ce spectacle, accoururent tous autour de lui, et, par leur admiration, enflammèrent l'ardeur qu'il avoit de se signaler. Il commença par employer les complimens ordinaires, qu'il avoit souvent entendu les cochers adresser à leurs chevaux, et à faire claquer son fouet avec toute la fierté d'un vainqueur des jeux olympiques. Mais César, qui ne comprenoit pas bien ce langage, en prit de l'humeur; et son impatience s'exprima par des écarts fougueux, et par toutes les caracoles d'un coursier indompté. Tommy, de son côté, qui regardoit son honneur comme essentiellement engagé à sortir avec succès de cette entreprise, ne fut pas arrêté par de pareilles boutades, et il déchargea un rude coup de fouet sur les flancs du rebelle César, qui partit aussitôt, emportant avec lui le char, le vainqueur, et les acclamations de toute l'assemblée. Quel moment de triomphe pour le jeune Merton! Il

promenoit autour de lui ses regards superbes, et se tenoit sur son siége avec une fermeté inébranlable. Par malheur, il y avoit au bout de cette place un abreuvoir, où l'on menoit boire les chevaux du village, et dont le fond descendoit, par une pente douce, jusqu'à la profondeur de trois ou quatre pieds. César, qui avoit fait plus d'une fois ses exercices dans cette pièce d'eau, y courut par un instinct naturel, pour se débarrasser d'un train qui l'importunoit. Ce fut alors que Tommy commença à prendre des inquiétudes sur sa gloire. Il voulut appaiser son coursier, et tâcher de le retenir, pour avoir le temps de s'élancer de son char. Tous ses efforts furent inutiles. César avoit déjà les pieds dans l'eau; et un instant après il se trouva au milieu de ce petit océan, nageant de toute sa force, et toujours suivi de son conducteur, dont la tête paroissoit à peine sur la surface. Que ne puis-je vous cacher l'embarras où notre héros infortuné se trouvoit sur les suites périlleuses de son aventure! Hélas! il n'en attendit pas long-

temps la catastrophe. César, d'un vigoureux coup de collier, ayant brusquement renversé le char, Tommy fut enseveli sous les ondes jusque par-dessus les oreilles. Pour comble d'infortune, l'abreuvoir n'avoit pas été nettoyé depuis quelques années; et Tommy, lorsqu'il fut remonté sur ses pieds, parut, non dans l'éclat d'un jeune Triton qui folâtre sur les ondes, mais comme un monstre amphibie qui traîne pesamment sa masse limoneuse vers le rivage. Je vous laisse à penser quels sentimens fit naître une si étrange apparition dans l'ame des spectateurs. Tout leur respect pour un petit gentilhomme ne put les empêcher de se livrer à des éclats de rire bruyans, qui remplirent au loin la plaine. Tant que Tommy fut occupé à se relever de ses plongeons et de ses glissades, à se débattre contre les eaux, et à secouer sa chevelure humide, il ne parut guère offensé de ces insolentes risées. Mais, lorsqu'enfin parvenu sur le bord il put se pénétrer tout entier de la honte de sa disgrace, une rage soudaine

s'empara de ses esprits; et, se précipitant au milieu des railleurs, il leur distribua à droite et à gauche des coups de poing avec tant de furie, qu'il se vit bientôt dans la situation d'un vainqueur qui poursuit une armée en déroute. Malheur à ceux qui se trouvoient devant ses pas! L'âge, ni le sexe, rien n'étoit distingué. Les foibles et les petits étoient également ses victimes. Dans le ressentiment dont il étoit transporté, avoit-il le temps de consulter la clémence? Tandis qu'il vengeoit ainsi ses affronts, et qu'il chassoit les vaincus devant lui, M. Barlow parut tout-à-coup, attiré sur le champ de bataille par le tumulte et les cris plaintifs qui se faisoient entendre de toutes parts. Il resta quelques momens indécis sur le parti qu'il avoit à prendre. Si le honteux égarement de Tommy excitoit son indignation, sa figure piteuse, le désordre de ses habits, l'eau qui dégouttoit encore de tous ses membres, étoient bien propres à le tenir suspendu entre le rire et la pitié. Tommy, à son tour, ne se trouvoit

guère moins embarrassé à l'aspect imprévu de son maître. Ne soyez donc pas surpris de ce que je ne peux vous rendre avec plus de netteté une scène compliquée de tant de sentimens divers. Tout ce que je puis vous dire de plus précis, c'est que l'arrivée de M. Barlow fit cesser le désordre général. Il conduisit Tommy dans sa chambre, le fit déshabiller et mettre au lit, et prit toutes les précautions que lui suggéra sa prudence, pour empêcher que la disgrace de son élève n'eût des suites funestes pour sa santé.

Bientôt arriva le temps où M. Merton, sollicité par les vives instances de sa femme, avoit permis que Tommy vînt passer quelques jours au château. M. Barlow fut extrêmement affligé de cette visite, persuadé, comme il l'étoit, que son élève alloit se trouver au milieu d'une société où il recevroit des impressions bien différentes de celles qu'il avoit travaillé avec tant de soin à faire naître dans son esprit. Henri reçut en même temps de M. Merton une invi-

tation très-pressante pour accompagner son ami, avec la permission de son père, qu'on avoit obtenue. Quoique la première expérience qu'il avoit faite de la vie du grand monde ne lui eût pas inspiré une inclination bien décidée pour cette expédition, il étoit d'un caractère trop obligeant pour se prévaloir de sa répugnance. D'ailleurs, l'attachement sincère qn'il avoit pris pour Tommy, lui faisoit craindre de le quitter, bien qu'il eût aussi du chagrin de quitter son cher maître. Pour M. Barlow, il ne vit partir les deux enfans qu'avec un extrême regret, et en faisant au moins des vœux pour les voir revenir dans les mêmes sentimens qu'il avoit su leur inspirer.

A leur arrivée au château, nos deux amis furent introduits dans un riche salon, où l'on avoit rassemblé la plus brillante compagnie de toute la contrée. Il y avoit aussi une foule de jeunes gens et de jeunes demoiselles, que l'on avoit invités pour tout le temps des vacances.

de Tommy. Aussitôt qu'il se présenta, on n'entendit qu'un concert universel de louanges en son honneur. Comme il étoit grandi! comme il s'étoit formé, le charmant petit garçon! on ne pouvoit rien voir de si gentil! Ses yeux, ses dents, ses cheveux, excitoient l'admiration des femmes. Trois fois il fit le tour du salon, pour recevoir les complimens de la compagnie, et pour être présenté aux jeunes demoiselles. Et le pauvre Henri? Hélas! il ne fut remarqué de personne, excepté de M. Merton, qui le reçut dans ses bras avec une tendre cordialité. Quelques instans après, une dame, qui étoit assise auprès de madame Merton, lui demanda d'un air mystérieux à l'oreille, mais assez haut pour être entendue de toute l'assemblée, si c'étoit là ce petit garçon de charrue que M. Barlow prétendoit élever en gentilhomme? Oui, c'est lui-même, répondit madame Merton. Je l'aurois deviné, reprit la dame, à son air gauche, et à sa physionomie commune; mais comment pouvez-vous souf-

frir que votre fils, qui, sans flatterie, est un des enfans les plus accomplis que j'aie vus, soit le compagnon de ce petit rustre? Ne craignez-vous pas qu'il ne contracte insensiblement dans sa société de mauvaises habitudes, qu'il ne prenne de lui des sentimens bas et rampans? Pour moi, qui tiens qu'une bonne éducation est la chose la plus importante de la vie, je n'ai rien épargné pour donner à ma chère Matilde toutes les perfections qui peuvent la faire paroître avec avantage dans le monde. Je me flatte qu'on peut déjà reconnoître, à son instruction, les soins de ma tendresse. Elle danse à ravir, se présente avec grace, et personne ne se coiffe et ne se pare avec plus de goût.

Pendant le cours de cet entretien, dont le pauvre Henri avoit fourni l'occasion et le sujet, une jeune demoiselle, observant que personne ne daignoit avoir pitié de son embarras, s'avança vers lui d'un air gracieux; et, l'ayant pris par la main, elle le fit asseoir à son côté.

Cette aimable personne, d'un caractère plein de douceur et de bienveillance, s'appeloit *miss Simmons*. Henri, graces à l'affabilité de ses manières, se trouva tout de suite à son aise avec elle, comme s'il l'eût connue depuis long-temps. S'il étoit dépourvu des graces artificielles que donne l'usage du monde, il possédoit cette politesse naturelle, que le monde ne peut donner. M. Barlow, en tâchant de préserver son cœur des mauvaises impressions, ne s'étoit pas moins attaché à entretenir la justesse de ses idées, et à nourrir la force de sa raison. Henri, à la vérité, ne disoit aucun de ces mots brillans qui rendent un petit garçon le favori des dames. Il n'avoit pas cette vivacité, ou plutôt cette impertinence, qui passe pour de l'esprit devant les gens superficiels; mais il savoit écouter ce qu'on lui disoit, et répondre avec intelligence aux questions qui étoient à sa portée. Miss Simmons, quoique plus âgée et plus instruite que lui, fut enchantée de sa conversation, et le trouva

tion, et croire qu'il se trompoit, quoiqu'il n'eût pas un sentiment bien vif de cette erreur; mais si l'opinion de Henri sur les talens de son camarade ne trouvoit guère à s'exalter dans cette représentation, il n'en étoit pas ainsi de Tommy. Les assurances qui lui venoient de tous côtés, qu'il étoit un petit prodige, ne tardèrent pas à lui persuader qu'il étoit un prodige en effet. En considérant quelles étoient les personnes qui lui rendoient ce témoignage, il trouvoit qu'on avoit fait jusqu'à présent une grande injustice à son mérite. Il se voyoit souvent contredire chez M. Barlow, et il étoit obligé de donner des raisons pour ce qu'il avançoit. Mais ici, pour exciter l'admiration, il lui suffisoit d'ouvrir la bouche; et ses auditeurs trouvoient ses moindres paroles pleines de sens et d'esprit. Madame Merton elle-même n'étoit pas la dernière à lui prodiguer ses suffrages. Les progrès qu'elle avoit vu faire à son intelligence par les soins de M. Barlow, et les nobles sentimens qu'il lui avoit inspirés, avoient

bien

bien flatté sa tendresse ; mais le voir briller avec cet éclat extraordinaire devant des juges si délicats, et dans une compagnie de si bon ton, c'étoit pour son cœur une source des transports les plus vifs qu'elle eût jamais éprouvés. Ce succès général anima tellement la langue effrénée du jeune gentilhomme, qu'on l'auroit vu s'emparer de toute la conversation avant la fin du dîner, si M. Merton, qui ne goûtoit pas les saillies de son fils, à beaucoup près, autant que sa mère, ne l'eût arrêté dans sa carrière brillante.

Pendant que son camarade occupoit ainsi la scène, Henri gardoit modestement le silence, livré tout entier à ses observations. M. Merton et miss Simmons étoient presque les seuls qui eussent pris une bonne idée de sa retenue. Les autres ne voyoient en lui qu'un petit paysan sauvage. Les jeunes gentilshommes, qui avoient conçu pour lui le mépris le plus profond, ne se portoient qu'avec peine à lui montrer les égards

les plus communs de la civilité. Les instigateurs de cette indigne conduite étoient M. Compton et M. Mash. M. Compton se regardoit comme un jeune homme accompli, quoique tout son mérite consistât, aux yeux des autres, dans une figure pâle et décharnée, un maintien effronté, et une paire de boucles si grandes, qu'elles auroient pu servir à figurer sur les harnois des chevaux d'un ambassadeur. Il étoit sur le point d'achever le cours de son éducation à une école publique, où il avoit pris tous les vices que l'on y contracte, sans avoir rien ajouté aux lumières de son étroite intelligence. M. Mash étoit fils d'un gentilhomme voisin, à qui sa passion extraordinaire pour les chevaux et la fureur de s'intéresser dans les courses avoient coûté une grande partie de sa fortune. Son fils, qui, dès la plus tendre enfance, n'avoit entendu parler, dans la maison paternelle, que de courses et de paris, s'étoit mis dans l'esprit que toutes les sciences humaines rouloient sur ces deux points. Elevé, pour ainsi

dire, dans l'écurie de son père, il s'étoit sur-tout occupé de la connoissance du cheval, non par une affection réelle pour cette noble créature, mais parce qu'il la regardoit comme un instrument utile pour opérer sur la bourse de quelques jeunes lords, à leur première campagne dans les plaines de Newmarket. Il soupiroit avec impatience après le moment où son âge lui permettroit de tirer parti de ses profondes études, et d'aller déployer sur ce théâtre la supériorité de son génie. Ces deux jeunes gentilshommes ne perdoient aucune occasion de jouer de mauvais tours à Henri, et de tenir sur son compte tous les propos qu'ils croyoient capables de le mortifier. Ils étoient au contraire fort empressés de se rendre agréables aux yeux de Tommy, et de frapper son imagination en faveur de leurs talens. Ils ne lui parloient que de chiens, de chevaux, de danses, de parties de plaisirs, et d'entreprises violentes contre les fermiers. Tommy sentit bientôt naître en son esprit de nouvelles idées.

Il vit une carrière de grandes aventures s'ouvrir à ses regards. En apprenant que de petits garçons, qui n'étoient pas plus hauts que lui-même, s'étoient souvent réunis dans le glorieux projet de se révolter contre leurs maîtres, et de troubler toute une assemblée dans une salle de spectacle, il aspiroit à l'honneur de partager la renommée de ces brillans exploits. Il ne tarda guère à perdre insensiblement tout sentiment de respect pour M. Barlow, et d'affection pour Henri. Les premiers jours, à la vérité, il fut choqué d'entendre parler de son maître avec irrévérence; mais, devenu sourd, par degrés, à la voix qui s'élevoit dans son cœur, il en vint bientôt à prendre plaisir à voir M. Mash tourner en ridicule cet homme respectable, et employer le peu d'esprit et d'imagination qu'il avoit à parodier ses plus touchantes instructions. Ce fut en vain que Henri, déplorant l'ingratitude de son camarade, se hasarda à lui faire quelques remontrances à ce sujet. On ne lui répondit

que par un regard fier et dédaigneux; et M. Mash se permit les plus basses injures pour lui imposer silence.

On venoit d'apprendre au château qu'une troupe ambulante de comédiens de campagne passoit dans la ville voisine, et se disposoit à y donner un certain nombre de représentations. Pour jeter quelque diversion dans les amusemens de la jeune société, M. Merton imagina de lui donner le plaisir de ce spectacle. Elle s'y rendit en effet dès le premier jour, et Henri se trouva de la partie. Tommy, qui ne s'abaissoit plus maintenant à lui montrer la moindre attention, alla s'asseoir entre ses deux nouveaux camarades, dont il ne pouvoit plus se séparer. Les jeunes gentilshommes, pour montrer à Tommy comment ils savoient mettre en action leurs principes, commencèrent par jeter des noix et des pelures d'oranges sur le théâtre; et Tommy, qui ne vouloit pas se montrer indigne de ses modèles, les imita avec une extrême satisfaction.

Lorsqu'on leva la toile, et que les acteurs s'avancèrent sur la scène, tout le reste de l'assemblée s'imposa décemment un profond silence. Mais Mash et Compton, pour faire éclater leur supériorité, se mirent à parler si haut, et à pousser de si grands éclats de rire, qu'il fut impossible à tous les autres d'entendre un mot de la pièce. Ces prouesses paroissoient merveilleuses à Tommy, qui auroit cru se dégrader en faisant moins de bruit que ses compagnons. Les acteurs et les spectateurs étoient tour-à-tour l'objet de leurs ricanemens. La plus grande partie de l'assemblée étoit composée d'honnêtes habitans de la ville, et de bons fermiers de la campagne voisine. Ce fut dans l'esprit de nos orgueilleux étourdis une raison suffisante pour les regarder avec le plus fier dédain. Leur manière de se coiffer et toutes les parties de leur habillement furent soumises à une critique si minutieuse, que Henri, qui étoit assis derrière eux, et qui ne pouvoit s'empêcher d'entendre

leurs discours, imagina qu'au lieu d'avoir reçu leur éducation dans quelque université, ils avoient passé leur jeunesse en apprentissage chez des perruquiers et des tailleurs, tant ils déployoient d'érudition sur les boutons, les gillets, et les coiffures. Quant aux pauvres acteurs, ils en furent traités avec encore moins de pitié. Ils leur paroissoient si gauches, si mal habillés, et, en un mot, si détestables, qu'il étoit impossible à des gens de goût de les supporter un moment. M. Mash, qui se piquoit d'être né pour les grandes entreprises, décida qu'il falloit faire cabale contre eux, et jeter la salle à bas, plutôt que de les laisser continuer. Tommy avoit une si haute idée du génie de ses compagnons, qu'il fut forcé de convenir que c'étoit la chose du monde la plus raisonnable. En conséquence, la proposition fut présentée au suffrage des autres jeunes gentilshommes de la société. Mais Henri, qui, jusqu'à ce moment, avoit gardé le silence, se leva à la fin du premier acte,

et eut le courage de leur représenter combien l'action qu'ils méditoient lui paroissoit injuste et cruelle. Ces pauvres gens, leur dit-il, font tout ce qu'ils peuvent pour nous amuser; n'est-il pas affreux de vouloir les traiter avec ignominie? S'ils étoient en état de jouer aussi-bien que les acteurs de Londres, dont vous parlez tant, ils ne manqueroient sûrement pas de le faire. Pourquoi donc exiger d'eux ce que la nature ne leur a pas donné, et vouloir les punir comme s'ils étoient coupables? Quel droit avez-vous de mettre en pièces leurs décorations, d'endommager leur salle? Que diriez-vous s'ils en alloient faire autant dans vos maisons? Si leur manière de jouer ne vous plaît pas, ne troublons pas du moins le plaisir de ceux qui s'en contentent. Croyez-moi, restons tranquilles, puisque nous sommes entrés. Demain nous serons libres de n'y pas revenir. Cette manière de raisonner ne fut pas goûtée de ceux à qui elle s'adressoit; et je ne sais jusqu'où les

choses en seroient allées, si un homme grave et décemment vêtu, qui avoit long-temps supporté le bruit qui se faisoit autour de lui, n'eût pris enfin le parti de s'en plaindre. Cette liberté, que M. Mash traita d'impertinence, fut relevée par lui avec tant de grossièreté, que l'homme, qui étoit un gros fermier du voisinage, crut devoir lui répliquer du ton le plus imposant. La querelle devint alors plus vive; et M. Mash, qui regardoit comme un affront impardonnable, qu'un homme si fort au-dessous de lui s'avisât d'avoir une opinion si différente de la sienne, s'emporta jusqu'à l'injurier et le frapper au visage. Il alloit encore redoubler; mais le fermier, qui avoit autant de force que de résolution, saisit d'une main robuste le petit insolent, qui venoit de lui faire cet outrage; et, sans le moindre effort, l'ayant étendu de toute sa longueur sous les bancs, il lui mit un pied sur l'estomac, et lui dit que, puisqu'il ne savoit pas rester tranquillement assis au

spectacle, il falloit apprendre à s'y tenir couché, et que s'il s'avisoit de faire la moindre résistance, il alloit être écrasé comme un ver ; ce que M. Mash sentit bien qu'il ne seroit pas difficile au fermier d'exécuter. Cet incident imprévu répandit un abattement mortel sur les esprits de toute la jeune gentilhommerie, qui ne se ressouvint plus de son courage. M. Mash lui-même oublia sa dignité, au point d'implorer sa grace de l'air le plus humble et le plus soumis. Cette supplication fut soutenue par les prières de tous ses camarades, et en particulier de Henri. Oui-dà, dit le fermier, je n'aurois jamais pensé qu'une bande de petits gentilshommes, ainsi que vous vous en donnez le nom, ne se présentât en public que pour se comporter avec autant de grossièreté. Je suis sûr qu'il n'y a pas dans ma ferme un seul valet de charrue qui n'eût montré plus de décence et plus de respect pour l'assemblée. Cependant, puisque vous semblez vous repentir de vos indignes manières,

je veux bien aussi les oublier. Mais rendez-en graces à ce petit garçon que voici. C'est à sa considération que je vous pardonne, puisqu'il a la bonté de s'intéresser en votre ſaveur. Il vient de se conduire avec tant de raison, que je le tiens meilleur gentilhomme qu'aucun de vous, quoiqu'il n'ait pas de vos habits de petits-maîtres et de baladins. Après ce discours, il retira son pied de dessus l'estomac de M. Mash, qui se releva sans bruit, et quitta son humble posture avec un maintien qui exprimoit beaucoup plus de modération qu'il n'en avoit en la prenant. Cette leçon utile ne fut pas perdue pour ses amis; car il ne sortit plus un seul mot de leur bouche pendant tout le cours de la représentation. Quoi qu'il en soit, le courage de M. Mash commença, par degrés, à se relever, dès qu'il fut sorti de la salle, et qu'il eut perdu de vue le redoutable fermier. Il assura même très-positivement ses camarades que s'il n'avoit pas eu affaire à un homme si fort au-des-

sous de lui, et qu'il regardoit comme sans conséquence, il l'auroit appelé sur le champ pour faire le coup de pistolet.

L'événement qui venoit de se passer au spectacle, n'avoit pas eu des suites assez favorables à l'orgueil de nos jeunes étourdis, pour qu'ils fussent bien empressés d'en faire le récit à leur retour au château. Henri, de son côté, étoit trop discret pour en trahir le mystère. Mais, le lendemain à dîner, les dames qui avoient dédaigné d'aller voir un spectacle de petite ville, voulurent savoir ce que les jeunes gentilshommes en pensoient. Ils s'écrièrent tous d'une voix, que les acteurs leur avoient paru détestables, mais que la pièce étoit pleine de traits d'esprit et de sentiment, et que c'étoit une bonne école pour les jeunes gens qui entroient dans le monde. M. Compton ajouta qu'elle venoit d'obtenir à Londres le suffrage de tous les gens de goût, en quoi il fut appuyé par les témoignages de toute la compagnie. M. Merton, observant que Henri seul gardoit le silence,

desira de savoir son sentiment particulier. Henri s'en défendit long-temps avec modestie; mais, voyant qu'il ne pouvoit plus résister: Monsieur, dit-il, je suis un fort mauvais juge sur ces matières. C'est la première fois que j'ai vu jouer une comédie : ainsi je ne puis vous dire si elle a été bien ou mal représentée. Mais, quant à la pièce en elle-même, j'aurois tort de vous cacher qu'elle ne m'a paru pleine que de dissimulation et de méchanceté. Tous les personnages ne viennent que pour dire des mensonges, et se tromper lâchement les uns les autres. Si vous, monsieur, vous aviez à votre service des gens aussi corrompus, vous n'auriez sûrement pas de repos que vous ne vous en fussiez débarrassé. Aussi je vous avoue que, pendant tout le cours de la pièce, je ne pouvois m'empêcher d'être surpris qu'on vînt perdre son temps à voir des choses qui ne peuvent produire aucun bien. Ce qui m'indignoit sur-tout, c'est qu'on y envoyât des enfans, comme si on vouloit leur faire apprendre la four-

berie et la trahison. M. Merton applaudit, par un sourire, à cette honnête indignation de Sandford ; mais la plupart des dames, qui venoient d'exprimer une admiration extravagante pour la même pièce, furent choquées d'une si vive censure. Cependant, comme elles jugèrent qu'il seroit difficile de répondre aux justes reproches de Henri, elles prirent le parti de sourire comme M. Merton, quoique ce fût par un sentiment bien opposé, et de garder le silence, jusqu'à ce que la conversation se fût tournée insensiblement sur d'autres matières.

Le soir, l'un des jeunes gens proposa de faire, tous ensemble, une partie ; et l'on s'assit autour d'une grande table pour jouer un jeu de société, qu'on appelle le Jeu du Commerce. Henri, qui n'avoit pas été élevé d'une manière assez distinguée pour être bien familier avec les cartes, s'excusa sur son ignorance. Son amie, miss Simmons, offrit de lui apprendre le jeu, qui étoit si aisé, lui dit-elle, qu'en trois minutes il seroit en état

de s'en tirer aussi bien que le reste de la compagnie. Malgré des offres aussi obligeantes, Henri persista dans son refus; et, comme il n'en étoit qne plus pressé, il avoua ingénument à miss Simmons qu'il avoit dépensé la veille une partie de l'argent qui lui restoit, et qu'il n'en avoit pas assez pour fournir sa mise. Si ce n'est que cela, lui répondit miss Simmons, ne vous en mettez pas en peine, je mettrai au jeu pour vous avec grand plaisir. Oh non! mademoiselle, je vous prie, repartit Henri. Je vous rends bien des graces de votre bonté; mais M. Barlow m'a défendu de recevoir de l'argent, ou d'en emprunter même de qui que ce soit au monde, de peur d'être exposé à devenir mercenaire ou malhonnête. Ainsi donc, quoiqu'il n'y ait personne que j'estime plus que vous, je suis obligé de refuser vos offres polies. A la bonne heure, répliqua miss Simmons, je ne veux point faire violence à vos principes; mais rien ne vous empêche de jouer pour mon compte.

Allons, asseyez-vous. De cette manière, Henri fut contraint, malgré de petites répugnances, de se mettre de la partie. Il ne trouva pas une grande difficulté à apprendre le jeu; mais il ne put s'empêcher de remarquer avec étonnement l'extrême agitation qui régnoit sur la physionomie de tous les joueurs, à chaque révolution de fortune. Les jeunes demoiselles elles-mêmes, à la réserve de miss Simmons, sembloient toutes aussi dévorées de la fureur du gain que les hommes; et quelques-unes laissèrent éclater des mouvemens de dépit et d'aigreur, qui dérangèrent toutes ses idées sur la modestie convenable à leur sexe. Après la retraite successive de tous les joueurs, il se trouva que miss Simmons et Henri étoient les seuls qui eussent conservé de leurs jetons, en sorte que la poule ne regardoit qu'eux seuls; et il ne falloit plus qu'un ou deux coups pour décider à qui des deux elle devoit appartenir. Henri se leva poliment, et dit à miss Simmon que, n'ayant pas

joué pour son propre compte, mais pour le sien, la partie étoit achevée, et que la poule étoit à elle. Miss Simmons refusa de la prendre; et, lorsqu'elle vit que Henri ne vouloit pas la lui disputer, elle lui proposa de la partager ensemble. Henri tint ferme à son tour dans son refus, alléguant qu'il n'avoit aucun droit à prétendre au moindre partage. Enfin miss Simmons, qui commençoit à être embarrassée de l'attention qu'un débat aussi extraordinaire attiroit sur elle, fit entendre à Henri qu'il l'obligeroit beaucoup de prendre la moitié du profit, et d'en faire pour elle tel usage qu'il jugeroit à propos. Alors Henri, qui, par une pénétration naturelle, comprit à merveille ses intentions, ne résista pas davantage. Eh bien! dit-il, je prendrai, puisque vous le voulez, la moitié de cet argent; et je crois savoir une manière de l'employer, que sûrement vous ne condamnerez pas.

Le lendemain, le déjeûner étoit à peine fini, que Henri disparut. Il n'é-

toit pas encore de retour, lorsque la compagnie se rassembla pour le dîner. On le vit enfin arriver le visage couvert de cette rougeur dont l'exercice et la santé colorent le teint de l'enfance. Son habillement étoit dans le désordre que produit une longue expédition. Les jeunes demoiselles le regardèrent avec un air de mépris, qui parut altérer un peu sa contenance; mais, M. Merton lui ayant adressé la parole du ton de l'amitié, et lui ayant même ménagé une petite place auprès de lui, Henri se remit bientôt de son trouble; et son appétit, aiguisé par la fatigue, l'occupa très-utilement pendant le repas.

Le soir, après une longue conversation des jeunes gens sur les spectacles de Londres, on vint à parler d'un chanteur célèbre, dont la voix, disoit-on, faisoit tourner la tête à toute la ville. M. Compton, après avoir discouru sur ses talens avec les plus vifs transports d'enthousiasme, ajouta qu'il était du bon ton d'offrir quelques présens à ce virtuose,

pour faire preuve de magnificence et de goût. Puisque le hasard, dit-il, rassemble ici toute la fleur des jeunes gentilshommes et des jeunes demoiselles de la province, nous pourrions donner les premiers un exemple qui nous feroit infiniment d'honneur, et qui seroit bientôt suivi par tout le royaume. Il ne faut que nous cotiser ensemble pour acheter une boîte d'or, ou quelqu'autre bijou précieux, dont nous ferons présent, au nom de l'assemblée, au *signor* Frescatelli. Quoique ma bourse ait reçu une rude atteinte par le besoin où je me suis vu d'acheter mes boucles six guinées pour me mettre à la mode, je contribuerai volontiers d'une guinée pour un dessein si généreux. Cette proposition fut généralement applaudie de l'assemblée; et tous, excepté Henri, s'offrirent à faire des fonds à proportion de leurs finances. M. Mash, ayant observé que Henri ne disoit mot, se tourna brusquement vers lui, et lui dit: Et toi, petit fermier, pour combien veux-tu souscrire? Pour

rien, répondit Henri, sans s'étonner. Voilà un garçon bien généreux, reprit Mash. Hier au soir nous l'avons vu empocher treize schellings qu'il nous a escroqués au Commerce ; et maintenant le petit vilain ne veut pas contribuer d'une demi-couronne, lorsque nous donnons des guinées. Laissez-le faire, ajouta miss Matilde d'un air plein de malice. Henri a toujours d'excellentes raisons à donner de sa conduite ; et je ne doute pas qu'il ne soit en état de prouver, à la satisfaction de toute l'assemblée, qu'il est beaucoup plus noble de garder son argent dans sa bourse, que de le dépenser. Henri se sentit vivement piqué de cette ironie ; mais il se contenta de répondre que, quoiqu'il ne se crût pas obligé de rendre compte de ses sentimens à personne, il vouloit bien prendre la peine de les défendre. Ma première raison, dit-il avec fermeté, c'est que je ne vois point de générosité à faire une folie. D'après votre calcul, ajouta-t-il, cet homme dont vous

parlez gagne, en six mois, à Londres, plus que cinquante pauvres familles n'en ont ici pour se soutenir pendant tout le cours de l'année. C'est pourquoi, si j'avois de l'argent à donner, je le donnerois de préférence à ceux qui en ont le plus de besoin, et qui le méritent le mieux. A ces mots il sortit de la chambre; et les petits gentilshommes, après s'être égayés à l'envi sur une manière de penser si commune, s'assirent pour jouer. Mais miss Simmons, soupçonnant qu'il y avoit dans la conduite de Henri quelqu'autre motif qu'il n'avoit pas voulu faire connoître à tout le monde, s'excusa de la partie pour aller s'en instruire avec lui. Après l'avoir abordé avec beaucoup de douceur, elle lui demanda s'il n'auroit pas été plus à propos de contribuer de quelque bagatelle, comme les autres, même quand il n'eût pas entièrement approuvé leur projet, que de les offenser par un aveu si libre de ses sentimens? En vérité, mademoiselle, lui répondit ingénument Henri,

ce que vous dites, je l'aurois fait avec joie; mais celà n'étoit plus en mon pouvoir.

Miss SIMMONS.

Comment cela peut-il être, mon ami? n'avez-vous pas gagné hier au soir près de treize schellings?

HENRI.

Il est bien vrai, mademoiselle; mais cet argent ne m'appartenoit pas, et j'en ai déjà disposé en votre nom d'une manière que vous ne condamnerez pas, j'ose l'espérer.

Miss SIMMONS, *avec surprise.*

Et comment l'avez-vous employé, mon petit ami?

HENRI.

Je vous l'aurois déjà dit, mademoiselle, si j'avois eu un moment pour vous entretenir sans vous déranger. Daignez m'écouter, s'il vous plaît. Il y a une pauvre fille, qui a servi long-temps chez mon père, et qui s'est toujours conduite avec honneur. Son père et sa mère,

malgré leur grand âge, avoient été jusqu'alors en état de se soutenir par leur industrie. Mais enfin le pauvre vieillard devint trop foible pour un travail journalier, et sa femme eut une attaque de paralysie. Aussitôt que la jeune fille vit que ses parens étoient tombés dans une si grande détresse, elle quitta sa place, et alla vivre auprès d'eux, pour en prendre soin. Elle travaille avec beaucoup d'ardeur, lorsqu'elle peut trouver de l'ouvrage, afin de pouvoir soutenir ses parens. Mais l'ouvrage ne va pas toujours; et, quoique nous leur faisions autant de bien qu'il nous est possible, je sais qu'ils sont quelquefois embarrassés pour avoir du pain et des habits. Ainsi donc, mademoiselle, comme vous aviez eu la bonté de me dire que je pouvois disposer de cet argent pour vous comme je le voudrois, j'ai couru ce matin chez ces pauvres malheureux, et je leur ai donné les treize schellings en votre nom. J'ose croire que vous n'êtes pas fâchée de l'usage que j'en ai fait.

Miss SIMMONS.

Non, sans doute, mon cher Henri; et je vous suis de plus fort obligée de la bonne opinion que vous avez de moi. Je suis seulement fâchée que vous n'ayez pas donné cet argent comme de vous-même.

HENRI.

Je l'aurois bien fait s'il m'eût appartenu. Mais, puisqu'il étoit à vous, je n'y avois aucun droit; et le donner en mon nom, c'étoit blesser la vérité. Oh! non, mademoiselle.

C'étoit en de pareils entretiens avec miss Simmons, que Henri passoit la plus agréable partie de son temps pendant le séjour qu'il fit au château. La douceur et la raison de cette jeune demoiselle avoient entièrement gagné son amitié. Il la voyoit toujours simple, affable et modeste, tandis que les autres n'étoient occupées qu'à faire parade de leurs talens, et à se rengorger de leur importance. Mais ce qui lui inspiroit encore plus de dégoût, c'étoit le sot orgueil des

des jeunes compagnons de Tommy, qui sembloient se regarder, eux et ceux de leur société, comme les seuls personnages de quelque conséquence dans le monde. Il n'avoit pas conçu moins de mépris pour leur mollesse et leur égoïsme. Un degré de chaleur de plus ou de moins dans la température de l'air, un retard de quelques minutes dans leurs repas ou leurs plaisirs, le moindre rhume, la plus légère douleur, étoient des infortunes qu'ils déploroient d'une manière si lamentable, que Henri les auroit pris pour les créatures les plus tendres et les plus compatissantes de l'espèce humaine, s'il n'avoit observé en même temps qu'ils voyoient avec une indifférence profonde les plus vives souffrances de ceux qu'ils regardoient comme au-dessous d'eux. Il ne les entendoit parler que de la bassesse et de l'ingratitude des gens du peuple, pour s'en faire un prétexte de leur refuser tout sentiment de commisération et d'humanité. Cette injustice révoltoit son cœur. Sûrement, se disoit-il à lui-même,

il ne peut y avoir tant de différence entre une classe d'hommes et une autre, pour autoriser ces insolens mépris; ou, certes, s'il y avoit un choix à faire, je penserois que les hommes les plus estimables sont ceux qui cultivent la terre, et qui savent pourvoir aux premiers besoins de tous les autres, et non ceux qui n'entendent rien qu'à s'habiller à la mode, à marcher sur la pointe du pied, et à lâcher à tort et à travers des impertinences qu'ils veulent faire prendre pour de l'esprit.

La plus jeune partie de la société du château étoit alors occupée toute entière des préparatifs d'un bal, que madame Merton avoit cru devoir donner pour célébrer le retour de son cher fils. On ne voyoit sur l'escalier et dans les appartemens que des marchandes de modes, des couturières, des coiffeuses, et des maîtres à danser. Les jeunes demoiselles trouvoient les journées trop courtes à méditer des agrémens extraordinaires pour leur parure, à faire friser leurs cheveux, et à figurer des pas de danse nouveaux.

Miss Simmons étoit la seule qui parût considérer avec froideur les approches de la fête. Henri n'avoit pas entendu sortir un mot de sa bouche qui exprimât la moindre impatience pour voir arriver ce grand jour. Au lieu des soins empressés que les autres se donnoient pour y figurer avec éclat, il avoit observé qu'elle profitoit de la dissipation de ses compagnes pour rester seule dans sa chambre, où elle se renfermoit plus long-temps qu'à l'ordinaire. Il n'avoit osé lui demander quel étoit le sujet de cette retraite. Il en fut bientôt éclairci. Le matin même du jour où le bal devoit se donner, miss Simmons vint à lui d'un air de bienveillance, et lui dit : J'ai été si satisfaite l'autre jour du compte que vous m'avez rendu des soins affectueux de la jeune fille pour ses parens, que je me suis occupée à lui préparer en secret un petit cadeau, que je vous serois obligée de vouloir bien lui porter. Je n'ai jamais été élevée à broder ou à peindre des fleurs artificielles pour me parer : ma

mère m'a seulement appris que l'occupation la plus douce étoit d'assister ceux qui ne sont pas en état de s'assister eux-mêmes. En disant ces mots, elle mit entre les mains de Henri un petit paquet qui contenoit du linge et des habits pour la jeune fille et les vieillards. Tenez, ajouta-t-elle, je sais que vous aurez du plaisir à vous charger de mon message. Allez trouver ces braves gens. Voici mon adresse. Dites-leur de ne pas oublier de venir s'adresser directement à moi, lorsque je serai retournée à la maison. Je me ferai un devoir de les soulager dans leurs peines autant que je le pourrai. Henri reçut le paquet, en le regardant avec des larmes de joie. Puis, relevant les yeux vers miss Simmons, il crut voir sur son visage tous les traits d'une beauté céleste, tant le sentiment de la bienfaisance peut donner d'expression à la physionomie.

Pendant que Henri s'éloigne à grands pas du château pour remplir sa douce commission, nous avons le temps de revenir à son ancien camarade. Hélas!

cependant, que je crains de le présenter maintenant à vos regards! et comment pourrez-vous le reconnoître? Tommy avoit déjà repris son caractère naturel, et contracté le goût le plus vif pour les scènes de dissipation, que ses nouveaux amis lui présentoient sans cesse. Toutes les distinctions fondées sur les lumières et la vertu, que M. Barlow avoit eu tant de peine à graver dans son esprit, sembloient en être entièrement effacées. Il ne voyoit personne prendre la peine d'examiner les principes qui devoient régler ses sentimens et sa conduite, tandis qu'on donnoit continuellement l'attention la plus minutieuse à ce qui regardoit uniquement l'extérieur. Il voyoit que la négligence des premiers devoirs envers ses semblables trouvoit non seulement une excuse, mais recevoit même un certain degré d'approbation, pourvu qu'elle fût réunie à des dehors brillans, tandis que la plus parfaite probité, l'intégrité la plus pure, étoient regardées avec froideur, et quelquefois même avec déri-

sion, lorsqu'elles étoient dépourvues de ces frivoles avantages. Quant aux vertus les plus nécessaires dans l'usage de la vie, telles que l'industrie, l'activité, l'économie, l'amour de ses devoirs, et la fidélité à ses engagemens, c'étoient des qualités tristes et communes, qui n'étoient bonnes, tout au plus, que pour le vulgaire. M. Barlow, à son avis, s'étoit mépris évidemment sur tous les principes qu'il avoit prétendu lui faire adopter. Les hommes, disoit-il, ne pouvoient trouver à satisfaire leurs besoins que dans une assiduité constante à cultiver la terre, et à remplir d'autres professions utiles. C'est le travail qui les nourrit et leur procure les douceurs de la vie. Sans le travail, ces champs fertiles, parés maintenant de tout le luxe de l'abondance, ne seroient que des bruyères désertes, ou des forêts impénétrables. Ces prairies, qui nourrissent un million de troupeaux, seroient couvertes d'eaux stagnantes, qui non seulement les rendroient stériles, mais corromproient l'air

par des vapeurs pestilentielles. Les hommes même et les animaux disparoîtroient bientôt avec cette culture, qui seule peut entretenir leur existence. C'est par cette raison, continuoit M. Barlow, que le travail est, pour toute l'espèce humaine, le premier et le plus indispensable de tous les devoirs; et personne ne peut s'en exempter, sans se rendre coupable envers les autres. Mais, quelque vrais que ces principes fussent dans un sens général, Tommy les trouvoit si incompatibles avec la conduite et les opinions de ses nouveaux amis, qu'il ne lui étoit pas possible de s'en faire l'application à lui-même. Il y avoit près d'un mois qu'il se trouvoit au milieu d'une foule de jeunes gentilshommes et de jeunes demoiselles de son rang et de son âge; et, loin qu'ils eussent été élevés à produire quelque chose, il voyoit au contraire que le grand objet de leur éducation étoit de leur persuader qu'ils n'étoient au monde que pour dévorer et détruire ce que les autres avoient produit.

Il voyoit même que cette incapacité d'être utile, soit aux autres, soit à eux-mêmes, sembloit être un mérite sur lequel chacun cherchoit à se faire valoir, en sorte que celui qui ne pouvoit exister sans avoir deux domestiques pour exécuter ses mouvemens étoit supérieur à celui qui n'en avoit qu'un seul, mais le cédoit, en revanche, à celui qui en employoit quatre à cet usage. Ce nouveau systême lui paroissoit beaucoup plus commode que le premier: car, au lieu de se donner la moindre peine pour étendre ses connoissances et ennoblir ses sentimens, il pouvoit avec sécurité satisfaire sa paresse, donner l'essor à ses passions, être fantasque, hautin, injuste, personnel, ingrat envers ses amis, indocile envers ses parens, et tout cela sans encourir le moindre reproche, pourvu que sa chevelure fût bien poudrée, ses boucles d'une extrême grandeur, et sa politesse bien fade et bien servile auprès des femmes. Un jour, il est vrai, Henri l'avoit jeté dans quelque embarras, en lui de-

mandant avec naïveté quelle espèce de figure il pensoit que ses nouveaux amis auroient pu faire dans l'armée de Léonidas, et quelles ressources auroient trouvées ces jeunes demoiselles dans une île déserte, où elles auroient été obligées de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance: mais Tommy avoit eu occasion d'apprendre que rien n'attriste plus la physionomie qu'une réflexion sensée; et, comme il ne pouvoit autrement répondre à la question, il prit sagement le parti de la mépriser.

Cette importante soirée, si long-temps attendue, étoit enfin arrivée. On avoit superbement illuminé la plus grande salle du château; et toute la compagnie s'y rendit en foule pour recevoir Tommy, qui venoit de passer deux heures entières entre les mains d'un coiffeur. Il étoit habillé ce jour-là avec une élégance extraordinaire. Mais ce qui lui donnoit le plus d'orgueil dans toute sa parure, c'étoit une immense paire de boucles du dernier goût, que madame Merton avoit

envoyé exprès acheter à Londres, pour décorer le pied mignon de son fils. Il ouvrit le bal par un menuet, qu'il eut l'honneur de danser avec miss Matilde. Quoiqu'il se fût exercé constamment depuis plusieurs jours, il commença ses premiers pas avec une certaine défiance. Mais il reprit bientôt son assurance naturelle au bruit des applaudissemens qu'il entendoit retentir de toutes parts. Quel charmante petite créature, disoit une femme! quelle taille et quelle souplesse, disoit une autre! que madame Merton est heureuse, s'écrioit une troisième, de posséder un tel fils! il n'a besoin que de se produire un peu dans le monde pour devenir le gentilhomme le plus accompli de toute l'Angleterre. A la fin du menuet, Tommy reconduisit sa danseuse avec une grace qui fit extasier de nouveau toute la compagnie. Puis, avec la plus grande complaisance, il se laissa passer de main en main dans tout le cercle des dames, pour recevoir leurs embrassemens et leurs éloges,

comme si c'étoit l'action la plus glorieuse que de croiser une jambe derrière l'autre, de plier en mesure sur ses jarrets, et de se soutenir sur la pointe du pied.

Pendant le triomphe de son ancien camarade, Henri s'étoit tapi dans le coin le plus obscur du salon, d'où il observoit en silence tout ce qui se passoit devant ses yeux. Il imaginoit sans peine que ses modestes habits n'étoient guère propres à figurer parmi les brillantes parures étalées sur les siéges de devant; et il ne sentoit pas la moindre inclination à se faire remarquer en aucune manière de l'assemblée. Il fut pourtant découvert dans sa retraite par M. Compton, qui, dans le même instant, forma le double projet de mortifier miss Simmons, qu'il n'aimoit pas, et de livrer Henri à la risée générale. Il courut aussitôt communiquer son projet à M. Mash, qu'on avoit choisi pour l'office de maître des cérémonies, et qui lui promit de le seconder de tout le pouvoir de son officieuse malice. M. Mash, en con-

séquence, alla vers miss Simmons; et, avec toute la gravité d'un compliment respectueux, il l'invita à quitter sa place pour danser. Malgré son indifférence pour ce genre de plaisir, miss Simmons accepta sans se faire presser long-temps. Dans cet intervalle, M. Compton alloit chercher Henri avec la même hypocrisie de politesse; et, au nom de miss Simmons, il l'engageoit à danser un menuet. Ce fut en vain que Henri l'assura qu'il n'entendoit rien à cette danse: son perfide harangueur lui répondit que c'étoit pour lui un devoir indispensable de se rendre aux ordres de miss Simmons, et qu'elle ne lui pardonneroit jamais de la refuser; que d'ailleurs il suffiroit de marquer tant bien que mal la figure, sans s'inquiéter nullement de former les pas. En même temps il lui montra miss Simmons, qui s'avançoit de l'autre bout de la salle; et, sans lui permettre de revenir de son embarras, il le prit par la main, et le conduisit auprès de la jeune demoiselle. Henri n'étoit pas formé dans la

science

science sublime d'imposer à la crédule simplicité. Il ne doutoit pas que l'invitation ne lui vînt de son amie; et, comme rien n'étoit plus opposé à son caractère que de manquer de complaisance, il crut qu'il étoit nécessaire de l'aller trouver pour s'expliquer avec elle. Mais ses persécuteurs ne lui en donnèrent pas le temps. A peine l'eurent-ils placé à côté de la jeune miss, qu'ils ordonnèrent aux violons de commencer. Miss Simmons étoit un peu snrprise du choix du danseur dont on venoit de la pourvoir. Elle n'avoit jamais imaginé que la danse du menuet fût un des talens de Henri. Elle comprit anssitôt que c'étoit un plan concerté pour lui faire de la peine. Mais comme son cœur étoit étranger à tout sentiment d'orgueil, et qu'elle étoit pénétrée d'estime et d'amitié pour Henri, elle fit semblant de ne pas s'appercevoir du tour qu'on prétendoit lui jouer; et, aux premiers sons du violon, elle commença sa révérence. Henri, de son côté, se trouvant pris, et voyant qu'il

ne falloit plus songer à l'explication qu'il avoit desirée, chercha du moins à se tirer d'affaire le mieux qu'il lui fut possible, mais non sans exciter un chuchotement général dans toute l'assemblée. Ce n'est pas qu'il ne jouât son rôle aussi-bien qu'on pouvoit l'attendre d'un enfant qui n'avoit pas même su, jusqu'à ce jour, ce que c'étoit qu'un menuet. Soutenu par sa fermeté naturelle et par sa présence d'esprit, les yeux sans cesse attachés sur sa danseuse, il tâchoit d'imiter ses mouvemens, de suivre la cadence, et de conserver tout ce qu'il pouvoit de la figure, quoiqu'il fît des fautes assez graves contre la justesse et la régularité des pas. Enfin, miss Simmons, qui n'étoit guère moins embarrassée que lui-même, et qui souhaitoit d'abréger le spectacle qu'elle donnoit, après avoir croisé une seule fois, lui présenta la main. Henri, par malheur, n'avoit pas étudié cette manœuvre avec assez d'exactitude; c'est pourquoi, imaginant qu'une main étoit tout aussi bonne

que l'autre avec ses amis, il tendit à la jeune miss la main gauche au lieu de la droite. A cet incident, un éclat de rire universel, qu'on ne se donnoit plus la peine de retenir, partit de tous les coins de la salle, jusqu'à ce que miss Simmons, desirant terminer la scène à quelque prix que ce fût, se hâta de présenter les deux mains à son danseur, et finit ainsi brusquement le menuet. Alors le couple infortuné n'eut rien de plus pressé que de traverser à grands pas le salon, à travers les ris et les brocards de l'assemblée, et sur-tout de M. Compton et de M. Mash, qui sembloient tirer une importance extraordinaire du succès de leur mauvais complot.

Lorsque miss Simmons fut un peu revenue de son trouble, elle ne put s'empêcher de demander, avec quelque mécontentement, à Henri, pourquoi il l'avoit compromise, et comment il avoit pu entreprendre une chose qu'il ignoroit absolument? Elle ajouta que, quoiqu'il n'y eût pas de mal à ne pas savoir danser

un menuet, c'étoit une extrême folie de l'essayer devant une si grande assemblée, sans avoir appris un seul pas. En vérité, mademoiselle, lui répondit Henri, je vous proteste que je n'aurois jamais eu la pensée de m'y exposer; mais M. Compton est venu me dire que vous desiriez vivement de me voir danser avec vous, et il m'a conduit à l'autre bout de la chambre. J'y allois pour vous parler, de peur de vous paroître impoli; et, lorsque j'ouvrois la bouche pour vous dire que je n'entendois rien au menuet, la musique s'est mise à jouer, et vous avez commencé à vous mettre en danse. Alors j'ai pensé qu'il valoit mieux vous suivre, aussi-bien que je pourrois, que de rester là planté sur mes pieds comme un badaud, ou de vous laisser aller toute seule. Satisfaite de cette explication ingénue, miss Simmons recouvra aussitôt sa bonne humeur, et lui dit : Eh bien! mon cher Henri, nous ne sommes pas les premiers, et nous ne serons pas les derniers, sans doute, qui aurons fait une

plaisante figure dans un salon de danse; et je souhaite que les autres aient d'aussi bonnes excuses à donner: mais je vous avoue que je suis fâchée de voir des inclinations si méchantes à ces jeunes gentilshommes; et je suis surprise que l'habitude de fréquenter la bonne compagnie ne leur ait pas fait prendre de meilleures manières. Oh! mademoiselle, répondit Henri, puisque vous avez la bonté de vous ouvrir à moi sur ce sujet, je vous avouerai aussi que j'ai été bien choqué de plusieurs choses que j'ai observées depuis que je suis ici. Tous ces jeunes messieurs et ces jeunes demoiselles ne font que m'étourdir la tête de leur bon ton et de leurs gens comme il faut; cependant je leur vois faire du matin au soir mille vilenies, qui me font rougir pour leur front. M. Barlow m'a toujours dit que la politesse consiste en une disposition naturelle à obliger nos semblables, et à ne rien dire ou ne rien faire qui puisse les fâcher. Eh bien! c'est tout le contraire avec eux. Il semble que rien

ne peut leur faire plaisir, à moins que cela ne cause de la peine aux autres. Sans aller plus loin que ce qui vient de nous arriver tout-à-l'heure, quel autre motif peuvent avoir eu M. Mash et M. Compton, en vous donnant un danseur tel que moi, si ce n'est de vous mortifier? Et c'est à vous, mademoiselle, qu'ils ont voulu donner du chagrin, vous, qui êtes si douce et si bonne pour tout le monde, que je croyois impossible de ne pas vous aimer.

Miss Simmons alloit lui répondre, lorsqu'elle vit les danseurs se réunir par couples pour une danse particulière du pays. Comme elle l'aimoit beaucoup, elle demanda à Henri s'il sauroit s'en tirer un peu mieux que du menuet? Henri répondit qu'il lui étoit arrivé plusieurs fois de la danser dans son village, et qu'il croyoit se souvenir assez bien des pas et de la figure, pour que rien ne pût l'embarrasser. J'en suis charmée, dit miss Simmons; et, pour montrer à ces messieurs combien je méprise leur ma-

lice, je veux que vous soyez encore mon danseur. Elle le prit aussitôt par la main; et ils allèrent se placer tout à la queue de la bande, suivant les lois de la danse, qui assignent cette place à ceux qui se présentent les derniers. Les violons, ayant reçu l'ordre, se mirent à jouer, et furent accompagnés d'un flageolet. La petite troupe, animée par ces sons vifs et joyeux, se trémoussoit à ravir. L'exercice répandit bientôt les couleurs de la santé sur les visages les plus pâles et les plus languissans. Henri, doué d'une souplesse extrême, et sur-tout excité par le desir de faire honneur à miss Simmons, commençoit à gagner les suffrages de ceux mêmes qui venoient de le honnir. Déjà, par la révolution de la danse, ceux qui s'étoient d'abord trouvés les premiers étoient descendus au dernier rang, où suivant les lois ordinaires, ils devoient attendre patiemment que miss Simmons et Henri, qui se trouvoient alors à la tête, eussent achevé de mener la bande à leur tour; mais à peine

étoient-ils en possession de cet honneur, qu'en tournant la tête derrière eux, ils virent que tous leurs compagnons venoient de les abandonner en haussant les épaules, comme s'ils eussent rougi de figurer sous leur conduite. Henri, se voyant seul avec sa danseuse, la reconduisit à sa place, pénétré de la plus vive indignation. Mais Simmons lui dit avec un sourire qu'elle n'en étoit point étonnée; que ce n'étoit qu'une suite de leur première malice. Elle ajouta qu'elle avoit souvent été témoin de ces mauvais procédés dans les bals de campagne, où toute la noblesse d'un comté se trouve quelquefois rassemblée. C'est par-là sur-tout, lui dit-elle, que les importans, qui se croient si supérieurs aux autres, prétendent donner une idée de leur dignité. Ce n'est pas à moi, répondit Henri, qu'ils la feroient prendre de cette manière. Je vous avoue que je ne vois dans ces grandeurs-là qu'une fort basse petitesse. J'ai bien peur, répliqua miss Simmons, que votre obser-

vation ne soit juste, et que ceux qui veulent tout envahir pour eux-mêmes, sans daigner considérer leurs semblables, ne soient les plus méprisables des hommes, par leurs petites prétentions, comme ils en sont les plus insociables par leur sot orgueil.

Lorsqu'on eut encore dansé une demi-douzaine de contredanses, le bal fut suspendu pour faire place aux rafraîchissemens. Le goûter fut servi avec tout le faste que madame Merton savoit imaginer dans les occasions d'éclat. Tommy et les autres jeunes gens se distinguoient à l'envi par leurs soins auprès des dames. Ils s'empressoient de prévenir leurs moindres desirs; mais aucun d'eux ne jugea qu'il valût la peine de s'embarrasser de miss Simmons. Henri, voyant cet oubli grossier, courut vers la table; et, ayant mis proprement sur une assiette des gâteaux et un verre de limonade, il revint les présenter à son amie, avec moins de graces peut-être que n'auroient fait les jeunes gentilshommes,

mais sûrement avec un desir plus sincère d'obliger. Comme il se penchoit pour offrir l'assiette à miss Simmons qui étoit assise, le hasard voulut que M. Mash vînt à passer par malheur de ce côté. Enorgueilli du succès qu'avoit obtenu tout-à-l'heure sa malice, il imagina d'en faire une seconde plus brutale encore que la première. Au moment où miss Simmons alloit prendre l'assiette, Mash, feignant de trébucher, donna une secousse si brusque au pauvre Henri, qu'il fit tomber une partie de la limonade sur le sein de la jeune demoiselle. Elle rougit vivement de cet affront; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour retenir ses plaintes. Henri ne fut pas si modéré. Il saisit le verre qui restoit encore à moitié plein, et le déchargea sur la face de l'agresseur. Les passions de M. Mash étoient d'une extrême violence. Outré d'une si vive riposte, quoiqu'il sentît bien qu'il l'avoit méritée, il fit voler son verre à la tête de Henri. Heureusement il ne fit que

l'atteindre obliquement à la joue. La blessure fut cependant assez considérable, et le pauvre garçon se vit aussitôt couvert de son sang. Cette vue, au lieu de l'étonner, ne fit que l'animer davantage; en sorte qu'oubliant le lieu où il étoit, et la compagnie qui s'assembloit autour de lui, il s'élança sur M. Mash avec la fureur d'une juste vengeance, et lui livra un rude combat, qui mit toute la salle en rumeur. M. Merton accourut au bruit, et eut beaucoup de peine à séparer les deux champions. Il s'informa du sujet de la querelle, que M. Mash vouloit à toute force expliquer comme un accident. Mais Henri soutint avec tant de vigueur que c'étoit un dessein prémédité, et ses raisons furent si bien appuyées par le témoignage de miss Simmons, que M. Mash se vit enfin obligé d'en convenir. Il s'excusa de la meilleure manière dont il put s'aviser, en disant qu'il n'avoit voulu faire qu'une espiéglerie à Henri, et que si elle avoit eu des suites

si fâcheuses pour miss Simmons, c'étoit absolument contre sa pensée. M. Merton sentit bien que cet aveu ne dévoiloit qu'une partie de la vérité ; mais, dans la crainte d'envenimer les affaires, il borna ses soins à pacifier les combattans; et, ayant fait appeler son valet de chambre, il lui ordonna de prodiguer toute espèce de secours à Henri, de bander sa blessure, et de laver le sang dont il étoit couvert de la tête aux pieds.

Pendant tout le combat, madame Merton étoit restée assise à l'autre bout de la salle, occupée à faire avec son fils les honneurs du goûter. Quelques-unes des dames, que la curiosité avoit engagées à s'aller informer de la querelle, vinrent lui rapporter qu'elle venoit d'un verre de limonade que Henri avoit eu l'insolence de jeter au visage de M. Mash : ce qui fournit à madame Compton un vaste sujet pour s'emporter en belles invectives contre Henri, et lui reprocher sa naissance, son éducation, et ses manières. Elle n'avoit jamais pu, dit-elle,

concevoir

concevoir rien que de fâcheux de ce petit rustre; et ses pressentimens venoient d'être malheureusement justifiés. Que pouvoit-on se promettre d'un enfant de la lie du peuple, nourri au sein de la crapule? C'étoit bien la peine de le recevoir dans le château d'un gentilhomme, pour qu'il y vînt insulter aux enfans des amis de la maison, comme s'il étoit dans un de ces cabarets où il avoit coutume d'aller avec son père. Tandis qu'elle se livroit à cette éloquente déclamation, M. Merton arriva fort à propos pour donner un détail plus impartial de l'affaire. Son récit justifia pleinement Henri de tout soupçon de blâme; et il ajouta qu'il eût été impossible au philosophe même le plus rassis de ressentir moins vivement une insulte si peu méritée. Cette apologie produisit un effet merveilleux pour la gloire de Henri. Quoique miss Simmons ne fût pas en grande faveur auprès de ses compagnes, cependant le courage et la galantiere que Sandford avoit déployés

pour sa défense commencèrent à faire impression sur tous les esprits. Une jeune demoiselle observa que s'il étoit mis avec plus d'élégance, il seroit certainement un fort joli garçon ; une autre s'applaudit d'avoir toujours pensé qu'il avoit des sentimens au-dessus de son état ; et une troisième trouva bien admirable que, n'ayant jamais reçu de leçons de danse, il eût une démarche si dégagée et un maintien si assuré.

Le calme s'étant ainsi rétabli dans le château, on crut devoir terminer la soirée par divers petits jeux. Mais Henri, qui avoit achevé de perdre le peu de goût qui lui restoit pour la bonne compagnie, saisit la première occasion qui se présenta de s'esquiver en silence. Il alla se mettre au lit, où il ne tarda guère à oublier, dans un doux sommeil, et ses ressentimens et sa blessure.

La petite société, fatiguée des plaisirs de la veille, se leva le lendemain un peu plus tard qu'à l'ordinaire ; et, comme quelques-uns de ceux qui avoient été

retenus à coucher par M. Merton, ne devoient s'en retourner chez eux qu'après le dîner, on fit la partie d'aller se promener dans les champs. Henri s'apperçut bientôt, aux froideurs de Tommy, que M. Mash l'avoit prévenu contre lui par ses mensonges; mais, soutenu par le sentiment de son innocence, et plein de cette noble fierté, dont l'amitié s'arme à regret lorsqu'elle se trouve injustement offensée, il dédaigna de donner une explication de sa conduite, puisque son ami ne sembloit pas s'y intéresser assez vivement pour la demander.

A peine se furent-ils un peu avancés dans la campagne, qu'ils apperçurent dans l'éloignement une foule nombreuse de peuple qui marchoit à grands pas. L'un d'eux ayant été expédié pour aller s'informer de la cause de cet attroupement, il revint leur dire que c'étoit un combat de taureau qu'on étoit sur le point de donner. Aussitôt un vif desir d'assister à ce spectacle s'empara de tous les jeunes gens. Ils furent cependant arrêtés par une

petite réflexion. C'étoit que leurs parens, et madame Merton en particulier, leur avoient fait promettre qu'ils éviteroient soigneusement de s'exposer au moindre péril. Mais cette objection fut bientôt levée par M. Billy Lyddal, qui fit observer qu'il n'y avoit pas le moindre péril à être spectateur du combat, attendu que le taureau, étant fortement lié par les cornes, ne pouvoit leur faire aucun mal. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire, comment saura-t-on que nous nous sommes procuré ce plaisir? J'espère que nous ne serons pas assez dupes pour nous accuser nous-mêmes; et je ne vois pas ici d'espion qui puisse aller faire des rapports sur le compte de ses amis. C'est bien dit; allons. Tel fut le cri de toute la troupe, excepté de Henri, qui, dans cette occasion, observa un profond silence. Henri ne dit rien, reprit M. Lyddal; sûrement il ne voudra pas nous trahir. Je ne trahis personne, répondit Henri; mais, si l'on me demande où nous sommes allés, comment pourrai-je m'em-

pêcher de le dire ? Quoi donc ! répliqua Lyddal, ne pouvez-vous pas dire que nous sommes allés nous promener sur la Commune, ou le long du grand-chemin, sans ajouter rien de plus ? Non, dit Henri, ce ne seroit pas dire la vérité. D'ailleurs, le combat du taureau est un plaisir cruel et dangereux. Ces deux raisons sont assez bonnes pour vous détourner de l'aller voir, sur-tout M. Tommy, que madame sa mère aime si tendrement. Cette réponse ne fut pas reçue avec une vive approbation par ceux à qui elle étoit adressée. Voilà un plaisant docteur, dit l'un d'eux, de se donner de ses airs avec nous, et de se croire plus sage que tous les autres ? Comment ! s'écria M. Compton, ce petit fermier ose croire qu'il peut gouverner des enfans de gentilshommes, parce que Merton a la patience de le souffrir auprès de lui ! Si j'étois à la place de Tommy, ajouta un troisième, j'aurois bien vîte renvoyé cet impertinent dans sa ferme. M. Mash, qui étoit le plus grand et le plus vigou-

reux de la troupe, alla droit à Henri; et, lui faisant une moue effroyable, il lui dit: Ainsi donc la reconnoissance que vous marquez à Tommy pour toutes les bontés dont il vous honore, c'est d'être un espion et un rapporteur? Q'avez-vous à dire à cela, petit mendiant? Henri, qui, depuis long-temps, avoit apperçu et déploré en secret l'indifférence de Tommy à son égard, fut moins piqué de recevoir ces outrages, que de voir son ancien camarade, non seulement garder le silence, mais encore témoigner du plaisir à l'entendre insulter. Sa constance n'en fut pourtant pas abattue; et, dès que le tumulte de toutes ces clameurs injurieuses lui permît de parler, il répondit froidement qu'il n'étoit pas plus un espion et un rapporteur que les autres; et, pour ce qui étoit du titre de mendiant qu'on lui donnoit, que, dieu merci, il avoit encore moins besoin d'eux pour vivre qu'ils n'auroient besoin de lui. D'ailleurs, ajouta-t-il, si, par malheur j'étois réduit à cette extrémité, je saurois mieux con-

noître mes gens que de m'adresser à aucun de vous ; je n'en excepte personne.

Cette vigoureuse apostrophe, et les réflexions qu'elle fit naître, produisirent un tel effet sur le caractère irascible de Tommy, qu'oubliant à la fois et les anciennes obligations qu'il avoit à son premier camarade et l'amitié qui les avoit unis si étroitement, il l'entreprit d'un air furieux; et, lui présentant le poing levé sur la tête, il lui demanda s'il avoit eu l'audace de l'insulter.

HENRI.

Qui, moi, Tommy? Me préserve le ciel d'en avoir jamais la pensée! c'est vous plutôt qui m'insultez, en laissant faire vos amis.

TOMMY.

Comment donc! êtes-vous une personne d'une si grande conséquence, que l'on ne puisse vous parler?

Courage, Tommy! s'écria toute la compagnie; tu n'as qu'à le gourmer comme il faut pour son impudence.

TOMMY.

Voilà un gentilhomme bien respectable, en vérité.

HENRI.

Si je ne le suis pas, j'ai cru que vous l'étiez, vous, jusqu'à ce moment.

TOMMY.

Comment, petit drôle ! tu oses dire que je ne suis pas gentilhomme ? Tiens, voilà pour ton effronterie.

A ces mots, il frappa rudement Henri, à poing fermé, sur le visage.

La constance du pauvre Sandford ne fut pas à l'épreuve de ce traitement. Il détourna la tête, en s'écriant d'une voix étouffée : Ah ! Tommy, Tommy ! je n'aurois jamais cru que vous pussiez me traiter d'une si indigne manière ; et, couvrant son visage de ses deux mains, il laissa échapper un torrent de larmes.

Une sensibilité si touchante, au lieu d'attendrir ses persécuteurs, ne fit que leur donner une mauvaise idée de son courage. Ils s'assemblèrent de plus près autour de lui, en l'accablant de nou-

velles injures. Lâche! poltron! crioient-ils tout d'une voix à ses oreilles. Quelques-uns même, plus emportés que les autres, le saisirent aux cheveux, et lui soulevèrent la tête, pour qu'il montrât, disoient-ils, sa lamentable figure. Mais Henri, qui commençoit à revenir de sa douleur, essuya ses larmes du revers de sa main; et, se débattant avec force, il se dégagea, d'un seul coup, de tous ceux qui le tenoient, en leur demandant d'une voix ferme et d'une contenance aguerrie ce qu'ils avoient à démêler avec lui. Cette question étoit prête à rester sans réponse, lorsque M. Mash, qui avoit encore sur le cœur le verre de limonade, dont son visage avoit été régalé la veille, s'avança brusquement; et, mesurant Henri d'un coup-d'œil dédaigneux, il lui dit: C'est la manière dont on doit traiter de petits gueux comme toi. Si tu n'en as pas assez pour te satisfaire, je suis prêt à solder tes comptes. Pour ce qui est de vos injures, répondit Henri, je ne crois pas qu'il vaille la

peine de s'en fâcher. Mais, quoique j'aie souffert que M. Tommy me frappât, il n'en est pas un seul autre dans la compagnie de qui je voulusse le supporter. Que quelqu'un s'en avise, il saura bientôt si je suis un poltron. Mash ne répondit à ce défi que par un coup sur la figure de Sandford, auquel celui-ci riposta par une gourmade, qui faillit renverser son adversaire, malgré la supériorité de sa force et de sa taille. M. Mahs comptoit si peu sur cette vigoureuse défense, qu'elle auroit peut-être refroidi son courage, sans la honte de paroître céder à celui qu'il venoit de traiter avec tant de mépris. C'est pourquoi, recueillant toute sa résolution, il s'élança, et le frappa avec tant de force, que du premier coup il le fit tomber à terre. Heureusement il n'y avoit eu que le corps de Henri terrassé. Son courage étoit resté debout; et M. Mash en reçut la preuve par une attaque plus vive que la première, au moment où il se croyoit sûr de la victoire. Tous les

jeunes spectateurs, qui avoient pris la patience de Sandford pour de la poltronnerie, conçurent alors la plus haute idée de sa valeur, et se pressèrent en silence autour des deux athlètes. Le combat devint plus vif et plus terrible. M. Mash trouvoit de grandes ressources dans la hauteur de sa taille, et sur-tout dans une longue habitude de longues querelles, qui avoient rempli sa vie. Ses coups étoient portés avec autant de force que d'habileté; et chacun d'eux paroissoit devoir suffire pour accabler un ennemi qui lui étoit si inférieur par sa petitesse et son inexpérience. Mais Henri avoit un corps endurci à la fatigue et à la douleur. Ses membres étoient plus souples et plus nerveux, et son courage sembloit tenir de la froide intrépidité d'un vétéran, que rien ne peut abattre ou troubler. Trois fois il avoit été renversé par la masse des forces de son antagoniste, et trois fois il s'étoit relevé plus fort de sa chûte. Tout couvert qu'il étoit de boue et de sang, et respirant

à peine, il étoit loin de se croire ou de paroître vaincu. Déjà la durée du combat et la violence des efforts de M. Mash avoient engourdi sa vigueur. Furieux et déconcerté de la résistance opiniâtre qu'on lui opposoit, il commença bientôt à perdre la tête, et à frapper à l'aventure. Son haleine devint embarrassée, ses muscles s'amollirent, et ses genoux tremblans soutenoient à peine le poids de son corps. Enfin, dans un transport mêlé de honte et de rage, il se jeta sur Henri, comme pour l'accabler par un dernier effort. Henri battit prudemment en retraite, et se contenta de parer les coups qui lui étoient portés, jusqu'à ce que, voyant son adversaire épuisé de fatigue, il l'assaillit à son tour avec une impétuosité nouvelle, et, par un coup heureux, l'étendit sur le champ de bataille, et sans qu'il eût le courage de se relever.

Mille acclamations involontaires de triomphe partirent alors de toute l'assemblée, tant une action de force et de courage

courage a de pouvoir sur l'esprit des hommes! Ces mêmes personnes qui venoient d'accabler Henri de discours outrageans s'empressoient maintenant de le féliciter sur sa victoire. Henri ne les entendoit point : il n'étoit sensible qu'à la honte que devoit sentir son adversaire. Voyant qu'il n'étoit pas capable de se mouvoir, il lui tendit généreusement la main pour l'aider à se relever, en lui disant qu'il étoit au désespoir des suites de cette aventure. Mais M. Mash, oppressé tout à la fois par la douleur de sa chûte et par la honte de sa défaite, ne lui répondit que par un farouche silence.

L'attention de la jeune troupe fut en ce moment détournée par un spectacle nouveau. Un taureau d'une grandeur majestueuse s'avançoit à travers la plaine, la tête parée de rubans de différentes couleurs. Le superbe animal se laissoit conduire, comme une victime docile, vers le théâtre qu'il devoit rougir de son sang. A peine y fut-il arrivé, qu'on l'attacha

par une longue corde à un gros anneau de fer, assez profondément scellé dans la pierre, pour le retenir au milieu de ses plus violentes secousses. Une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfans environnoient la place, attendant, avec une avide impatience, le spectacle cruel qu'on préparoit à leurs regards. Merton et ses amis ne purent résister à la curiosité qui les entraînoit. Les tendres conseils de leurs parens, leurs propres devoirs et leurs promesses, tout, au même instant, fut effacé de leur mémoire; et, sans consulter d'autres lois que leurs desirs, ils se mêlèrent à la foule qui les environnoit.

Henri, quoiqu'avec répugnance, les suivit de loin. Ni la douleur de ses meurtrissures, ni les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de Merton, ne purent lui faire oublier son ami, ou le rendre indifférent à sa sûreté. Il connoissoit trop bien les dangers qui suivent souvent ces jeux barbares, pour perdre de vue celui qu'il avoit toujours dans son cœur. Déjà

la scène étoit prête à s'ouvrir. Le noble animal s'étoit laissé attacher sans résistance. Quoiqu'il sentît en lui-même une force presque indomptable, il sembloit dédaigner de s'en servir, et il regardoit la foule nombreuse de ses ennemis avec une douceur qui auroit dû désarmer leur froide barbarie. Au même instant on lâcha dans l'arêne un dogue de la plus haute taille, et du courage le plus féroce, qui, au premier aspect du taureau, poussa des cris horribles, et courut vers lui, animé de toute la rage d'une haine invétérée. Le taureau le laissa approcher avec la froideur d'un courage tranquille; mais, au moment où il le vit s'élancer pour le saisir, il s'avança lui-même; et, baissant sa tête jusqu'à terre, il enleva son ennemi de l'une de ses cornes, et le jeta à trente pas de distance, au milieu de la foule des spectateurs, qui le reçurent les uns sur le dos, les autres sur la tête, au risque d'être écrasés par sa chûte. Le même sort fut éprouvé par un second chien et par un troisième,

qui furent lâchés successivement. L'un fut tué sur la place; et l'autre, qui s'étoit cassé le jarret, se retira en boitant et en poussant des cris affreux. Pendant ces attaques, le taureau se conduisoit avec le calme intrépide d'un guerrier expérimenté. Sans violence et sans passion, il attendoit l'assaut de ses ennemis, et il les punissoit rudement de leur audace.

Tandis que ces événemens cruels se passoient, à la barbare satisfaction non seulement de la populace grossière, mais encore des jeunes gentilshommes de la société de Tommy, un nègre, à demi-nu, vint humblement implorer leur charité. Il avoit servi, leur dit-il, sur un vaisseau de guerre anglais; il leur montra même les cicatrices de quelques blessures qu'il avoit reçues en divers combats. Mais à présent que la guerre étoit finie, on venoit de le renvoyer; et, sans amis, sans secours, dépourvu de toute industrie, il avoit peine à trouver du pain pour soutenir sa misérable existence, et des habits

pour se défendre de la rigueur du froid. La plupart des jeunes gentilshommes, qui, par une mauvaise éducation, n'avoient jamais été accoutumés à réfléchir sur les peines des malheureux, au lieu de se montrer sensibles à la misère de ce pauvre homme, eurent la bassesse de faire entre eux des plaisanteries sur sa couleur noirâtre et sur son accent étranger. Tommy fut le seul qui parut attendri. Malgré le triste changement qui s'étoit fait dans son caractère depuis qu'il s'étoit éloigné de M. Barlow, son cœur avoit toujours conservé sa générosité naturelle. Il mit aussitôt la main dans sa poche, mais par malheur il n'y trouva rien dont il pût disposer. Le goût des folles dépenses qu'il avoit pris dans sa nouvelle société lui avoit fait épuiser en vaines dissipations tout le fonds de ses finances, et il se vit hors d'état de soulager la détresse qui avoit ému son cœur. Ainsi repoussé de toutes parts, sans secours, soit par la dureté, soit par l'impuissance, le malheureux nègre tourna ses pas vers l'endroit

où Henri se trouvoit seul à l'écart; et, tenant tristement à la main les restes déchirés de son chapeau, il sollicita sa compassion, sur laquelle il ne comptoit guère, après les refus qu'il venoit d'éprouver. Henri n'avoit que douze sous. C'étoit toute sa richesse; mais il les prit sans balancer; et, les glissant dans la main du pauvre mendiant : Tenez, mon ami, lui dit-il, voilà tout ce qui me reste. Si j'en avois encore, ce seroit à vous, je vous assure. Il n'eut pas le temps d'en dire davantage; car au même instant il fut interrompu par les aboiemens bruyans de trois dogues qu'on venoit de lâcher, et qui, s'étant jetés à la fois sur le taureau, le firent entrer en fureur par leurs attaques réunies. Le courage froid et tranquille qu'il avoit montré jusqu'alors se tourna en rage et en désespoir. Il poussoit des rugissemens horribles, la flamme sembloit sortir de ses yeux, sa bouche et ses naseaux étoient couverts de sang et de fumée. Il couroit çà et là de toute la longueur de sa corde, poursuivi par les

chiens, qui le harceloient sans cesse, en heurlant et en déchirant ses membres de leurs morsures. Enfin, après avoir foulé sous ses pieds un de ses ennemis, éventré le second de sa corne, et mis le troisième hors de combat, il donna une secousse si terrible au lien qui le retenoit, qu'il se rompit, et lui laissa la liberté d'échapper à travers la multitude effrayée. Il seroit impossible de vous peindre la surprise et la consternation dont tous les spectateurs furent frappés en ce moment. Les cris d'horreur et d'effroi succédèrent à leurs acclamations joyeuses. A peine eurent-ils la force de hâter leurs pas tremblans. Cependant le taureau furieux parcouroit la plaine, renversant les uns, écrasant les autres, et vengeant ainsi sur ses persécuteurs toutes les injures qu'il avoit reçues de leur cruauté. Sa fougue égarée l'emporta bientôt du côté où se trouvoient Merton et ses amis. Tous ces braves héros, qui, peu de minutes auparavant, avoient tant méprisé la prudence de Sandford, auroient alors donné l'empire du monde

pour être en sûreté dans la maison de leurs parens. Ils s'enfuyoient à perte d'haleine. Mais comment se dérober à la vîtesse supérieure de leur ennemi ? Dans cette fatale conjoncture, Henri ne perdit rien de sa présence d'esprit. Sans pousser de vaines clameurs, ou chercher un recours inutile dans la fuite, il attendit de pied ferme le terrible animal, qui venoit droit à lui ; mais, au moment où celui-ci étoit près de l'atteindre, il sauta lestement de côté ; et le taureau passa sans s'embarrasser de son escapade. Tommy ne fut pas si heureux. Il se trouvoit le dernier des fuyards ; et pour comble de disgrace, soit par l'effet de sa frayeur, soit par l'inégalité du terrain, le pied lui glissa dans la juste direction du chemin que le taureau venoit d'enfiler. Tous ceux qui furent témoins de sa chûte, sans oser le secourir, jugèrent sa mort inévitable ; et il en étoit encore plus persuadé que les autres, lorsque Henri, avec un sang froid et une intrépidité au-dessus de son âge, saisit une fourche qu'un des fuyards avoit laissé



Il tourna lestement autour de lui, et le saisissant par la queue, il fit pleuvoir sur son dos une grêle de coups.

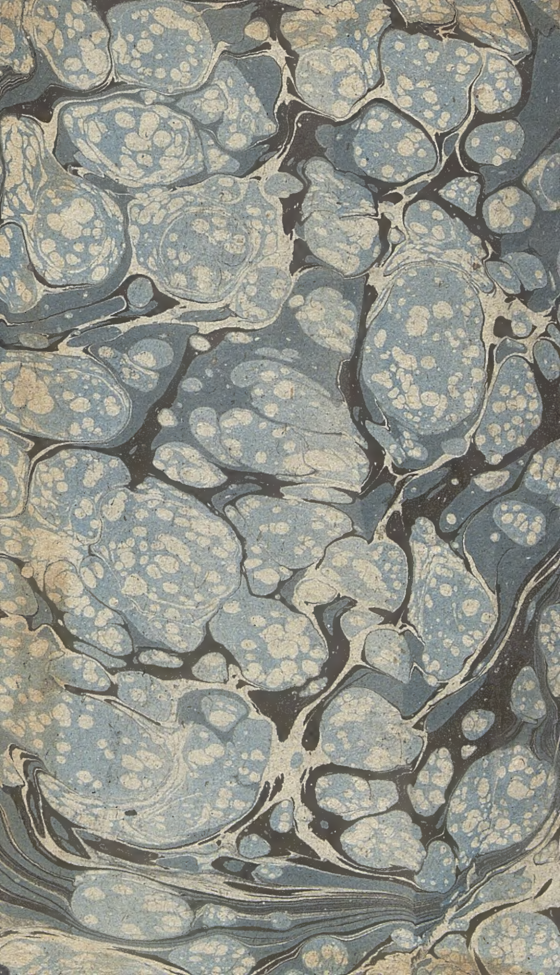
Marillier del. Armand. Sc.



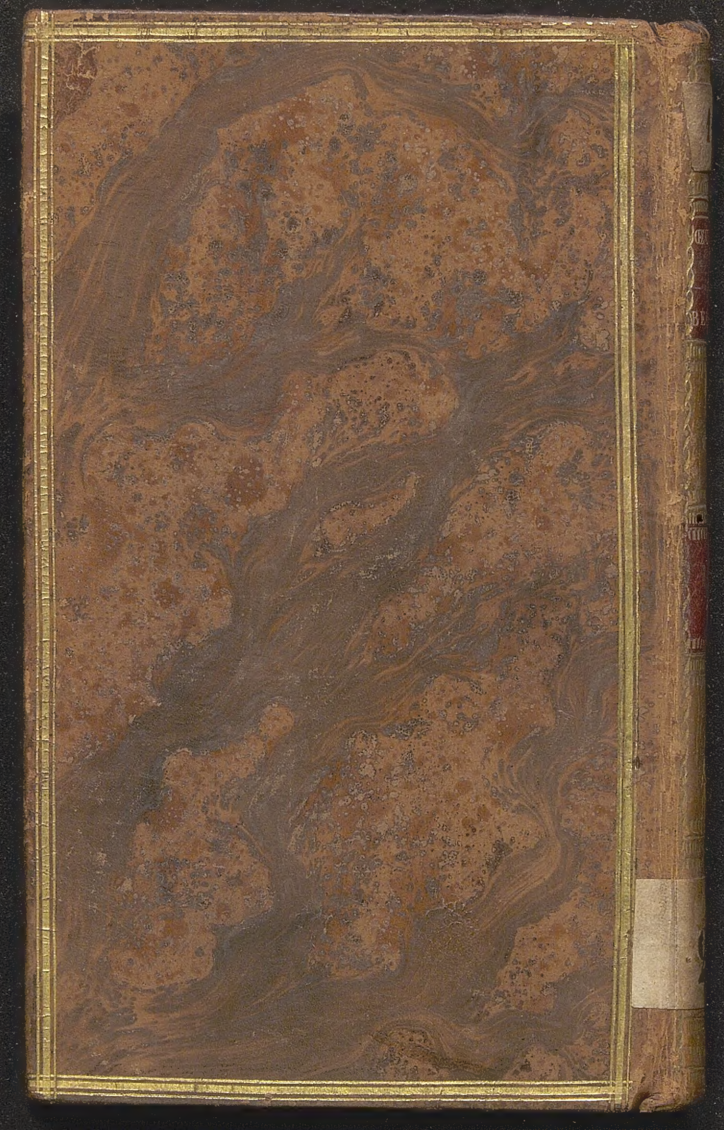
tomber; et, au moment où le taureau s'arrêtoit pour éventrer sa victime, il courut à lui, et le blessa dans le flanc. L'animal furieux se retourna soudain; et il est probable que, malgré son courage, Sandford eût payé de la vie le secours qu'il venoit d'apporter à son ami, si un secours imprévu ne lui fût arrivé à lui-même. C'étoit le nègre reconnoissant qui voloit à son aide avec la rapidité de l'éclair. Il assaillit le taureau du bâton noueux qu'il tenoit à la main, et le força de tourner sa rage contre un nouvel objet. Accoutumé dans son pays à combattre des animaux plus terribles, il n'eut pas de peine à se défendre de sa furie. Mais non content de lui avoir échappé, il tourna lestement autour de lui; et, le saisissant par la queue, il fit pleuvoir sur son dos une grêle de coups. En vain l'animal furieux redoubla ses beuglemens effroyables, et reprit l'emportement de sa course; le nègre, sans lâcher prise, se laissa traîner sur la plaine, continuant toujours ses vigoureuses décharges, jusqu'à ce que son ennemi eût

enfin succombé de lassitude et d'épuisement. Encouragés par ce succès, quelques-uns des paysans les plus hardis vinrent se joindre au vainqueur; et, accablant d'une réunion de forces aussi supérieures leur ennemi, ils lui passèrent une corde autour de la tête, et l'attachèrent fortement à un arbre. Dans le même temps il arriva du château deux ou trois domestiques, que madame Merton avoit envoyés sur les pas de son fils. Ils trouvèrent leur jeune maître sans blessure, mais à demi-mort de saisissement et de frayeur. Pour Henri, lorsqu'il vit son ami en sûreté dans les bras de ses gens, il invita le nègre à le suivre; et, au lieu de retourner chez M. Merton, il prit le chemin qui conduisoit à la ferme de son père.

FIN DU TOME QUATRIÈME.








colorchecker CLASSIC
calibrite
mm